

REDICTION ADMINISTRATIVE
1242 RUE ST-DENIS
Téléphone: *Est 0393

ABONNEMENTS PAR LA POSTE

Un an:	Montréal	Canada	Etranger
	\$2.50	\$2.00	\$3.50
Six mois:	\$1.25	\$1.00	\$1.75

PER VIAS RECTAS

LE MATIN

journal politique et littéraire :: LE NUMERO: CINQ SOUS :: organe d'action conservatrice rédigé en collaboration

VOL. VI—No 18

UN BON AGENT DES ETATS-UNIS

Le gouvernement, pour garder le pouvoir, a mis la commission du tarif de côté, avant qu'elle eût même commencé à fonctionner. Nous retrouvons encore l'instabilité dans les affaires, et l'ouvrier canadien devra prendre la route de l'exil pour que le gouvernement actuel reste au pouvoir.

Au cours d'une période de sept mois, qui a pris fin le 31 janvier dernier, 53,000 Canadiens ont été démenagés aux Etats-Unis. Le gouvernement du jour est le plus grand agent d'immigration que les Etats-Unis aient jamais eu. L'artisan canadien doit se sacrifier sur l'autel des ambitions du gouvernement.

M. MANION.

MONTREAL, SAMEDI, 24 AVRIL 1926

SOYEZ PRETS!!

"Soyez prêts pour la bataille. Gardez votre poudre sèche car la bataille viendra bientôt. Le gouvernement ne peut pas rester longtemps au pouvoir. Sans vouloir faire une prophétie, je serais bien surpris s'il y était encore en juin."

L'hon. D.-O. L'ESPERANCE.

LES CAUSES DU MALAISE

L'honorable Rodolphe Monty, dans un discours clair et énergique prononcé aux Trois-Rivières, lors du banquet offert au Dr Normand, a défini nettement les causes du marasme actuel. Nous reproduisons ici son exposé qui a produit la plus vive impression:

Vous voyez partout, a déclaré l'ancien Secrétaire d'Etat, les quatre grandes causes de notre malaise économique.

Première cause—Invasion de nos marchés locaux par les produits étrangers. Le chiffre de nos importations d'objets fabriqués ailleurs mais pouvant se fabriquer au pays, en 1925, s'est élevé à \$520,000,000. Nous importons de tout, à tel point qu'il y a deux ans nous avons importé pour environ \$20,000 de glace!

Deuxième cause—Exportation à outrance de nos matières premières. Nous en avons exporté, en 1925, pour \$625,000,000. La matière première qui traverse la frontière, messieurs, c'est la messagère qui invite la main-d'oeuvre à la suivre. Et, qu'elle l'ait suivie, il n'est pas nécessaire, pour s'en convaincre, de compter les portes et les fenêtres barricadées que l'on voit partout dans la Province. Quelle est la famille canadienne-française, je vous le demande, qui ne compte pas un parent parmi le million et demi de Franco-Américains qui habitent la Nouvelle-Angleterre et y font prospérer les plus grandes usines du monde?

Troisième cause—Le fardeau trop lourd des impôts qui retardent l'épargne et absorbent le plus clair des profits de l'industrie. Le fardeau d'une dette nationale qui est sept fois ce qu'elle était avant la guerre et à laquelle vient s'ajouter la charge supplémentaire des dettes provinciales, municipales, scolaires, etc., quelle chose dans les \$400,000,000. Notre seule dette provinciale, pour regarder chez nous, dépasse \$80,000,000 et cela sans que l'on puisse entrevoir le jour où l'on rendra ce fardeau plus léger.

Quatrième cause—L'absurdité permanente et fantastique de notre politique fédérale, qui permet depuis près de cinq ans à un régime minoritaire de se maintenir en place en sacrifiant les intérêts vitaux de la nation, après avoir répudié deux fois, en 1921 et en 1925 les promesses les plus solennelles faites à l'électorat. Ceux qui ont cru—et parmi ceux-là il y a de braves industriels—chez nous—ceux qui ont espéré quelque soulagement de la fameuse commission tarifaire promise par M. King, ont eu une courte joie. Il ne leur viendra aucune consolation de ce côté. On a flanqué à la porte de la commission, avant même qu'elle ait siégé une seule fois, avant qu'elle ait été mise au jour, son seul membre canadien-français parce qu'il avait eu l'imprudence d'exprimer ses convictions.

QUI PAYE LES TAXES?

Beaucoup de gens croient que lorsqu'on dépense avec prodigalité l'argent du pays il ne leur en coûte absolument rien. Ils se disent: "Qu'est-ce que cela peut bien me faire? ce n'est pas mon argent." Mais ils se trompent, c'est bien leur argent. Les gouvernements et les conseils municipaux n'ont pas d'argent en propre, ils peuvent seulement dépenser les taxes qu'ils reçoivent, ou les emprunts qu'ils font, et alors les contribuables doivent rembourser le tout avec intérêts, ce qui signifie un surcroît de taxes pour chacun de nous.

Il y a dix ans l'intérêt sur la dette publique du Canada — dont vous payez votre part — coûtait au peuple \$24,606,000 en taxes par année. Il lui en coûte maintenant \$175,262,000 par année. Le coût par tête dans la ville de Montréal est alors de \$7.95 par année, c'est maintenant de \$28.93, ce qui représente pour une famille de cinq personnes une taxe annuelle de \$144.65 ou une famille de dix personnes paiera une taxe annuelle de \$289.30. Cette somme représente l'intérêt seulement, il faut y ajouter le montant des taxes pour autres besoins.

Les gens qui n'ont pas de comptes de taxes à payer croient qu'ils sont complètement exempts de celles-ci, ils se trompent. Tous paient des taxes. Chaque fois que vous payez votre loyer, ou que vous dépensez un dollar vous payez des taxes. Les propriétaires paient les comptes de taxes, mais ils se font rembourser par leurs locataires en augmentant le prix du loyer; ce qui fait que c'est bien le locataire en fin de compte qui paie la taxe. Les fabricants et les commerçants ajoutent le montant des taxes au prix de leurs marchandises, et ce sont les acheteurs qui en réalité paient ces taxes.

Vous savez combien le prix des loyers et des marchandises a augmenté depuis les dix dernières années, et la principale cause de cette augmentation se retrace dans le surplus des taxes imposées, vu l'accroissement de la dette publique du Canada. Chaque jour on prend de l'argent dans la poche des riches comme dans celle des pauvres pour payer l'intérêt de cette dette. Plus elle augmentera, et plus vous paierez d'intérêts. C'est pourquoi vous devez insister pour que la dette soit réduite, et vous pouvez obtenir qu'elle le soit.

Vous êtes électeur, votre nom est inscrit sur les listes électorales. Lorsque vous donnez votre vote aux élections fédérales, provinciales ou municipales, voyez à ce que les candidats à qui vous donnez votre vote comprennent bien que vous voulez la réduction du coût de la vie... et assurez-vous qu'ils favorisent une politique de saine économie qui assurera l'abaissement de notre dette publique.

SAUVEZ ET LES FAUSSES BARBES

Lors du banquet de cette semaine, au Viger, M. Sauvé a prononcé les paroles suivantes que l'on ferait bien de méditer dans l'entourage patenaudiste:

Il y a plus de vingt ans, pour des intérêts particuliers et personnels, des conservateurs influents dans l'administration du parti séparèrent le domaine provincial du domaine fédéral et ils souscrivirent à la caisse libérale pour assurer le pouvoir au parti libéral provincial contre des valeureux comme MM. Leblanc, Tellier et Cousineau qui avaient fait les luttes pour le parti fédéral. Ces conservateurs souscrivirent et votèrent pour le parti libéral qui faisait les élections provinciales en soulevant les pires préjugés de race et en "dénonçant les

(Suite à la page 4)

L'inspirateur du patenaudisme intégral ne désarme pas

Lord Atholstan brandit contre Meighen son couteau de fer-blanc

BILLET DU SAMEDI UN CAS BIEN ETRANGE

Tout le monde croyait le docteur Dubeau disparu depuis longtemps de la circulation. Mais voici que cet étincelant personnage sort de son effacement à la faveur d'une sorte de pitié qu'il avait fini par susciter parmi les nombreuses personnes qui ne pouvaient plus littéralement le sentir.

Le docteur Dubeau nous est revenu un beau matin arborant une Légion d'honneur à sa boutonnière; ce qui oblige, depuis, plusieurs titulaires de cet ordre à porter la décoration dans leur poche.

Profitant de la stupeur qui succédait à la pitié discrète, notre compère, parfumé, poudré de talc, ciré et cosmétique, tel un charlatan moderne, se remit à faire de "l'esbrouffe" pour épater la jeunesse laborieuse qui sort annuellement de sa boîte à diplômés.

"Gardez-vous, s'exclamait-il doucement, ces jour-ci devant ses finissants béats (1), gardez-vous de commercialiser votre profession. Que cette profession ne devienne pas pour vous un vil (sic) métier."

Chacun sait que le brocante des diplômés n'a guère appauvri ce brave docteur puisque n'ayant pour ainsi dire jamais exercé l'art dentaire, il possède quelques maisons de rapport, rue Sherbrooke, qui doivent lui donner de jolis revenus.

Nous ne blâmons pas le docteur Dubeau d'éprouver tant d'affection pour les étudiants qui l'ont enrichi. Nous nous contenterons de poser une question, une seule, à notre intéressant phénomène.

Où bien le "truc" du Dr Dubeau est une profession ou bien ce "truc" est un métier, un "vil métier" pour parler comme M. Dubeau.

Si son "truc" est une profession, comment se fait-il que le Dr Dubeau reçoive, comme doyen des dentistes, huit ou neuf mille dollars par année de l'Université alors que les doyens des véritables professions, comme le Droit et la Médecine ne reçoivent, chacun, que douze cents dollars de la même institution?

Tant que le Dr Dubeau n'aura pas daigné expliquer son cas si étrange nous estimons qu'il n'a pas le droit de qualifier de "vil" tout autre métier que le sien.

(1) Mais non B. A. ! M. M.

L'offensive protectionniste

AIDEZ-VOUS EN AIDANT LE VOISIN

Rappelez-vous toujours que le voisin fait partie de votre marché. Lui aider à réussir et augmenter ainsi son pouvoir d'achat, c'est de l'égoïsme intelligent et recommandable. Si vous êtes manufacturier de pneus par exemple, vous ne vendez pas vos pneus à vos propres employés ni aux employés d'un autre manufacturier de pneus, ou si vous les leur vendez, c'est probablement au prix coûtant. Pour l'écolement de vos produits, vous comptez sur tout le monde, sur les employés de toutes les lignes d'affaires et de toutes les professions. Vous êtes donc matériellement intéressé à voir prospérer tout le monde, à voir augmenter le pouvoir d'achat de la population. La prospérité générale est votre prospérité, et si un tarif plus élevé doit faire prospérer un manufacturier, il vous fera prospérer aussi indirectement. Le point essentiel avant de décider où vous établirez votre manufacture, votre ferme ou votre bureau, c'est de savoir si vous y aurez des clients. Quelques chefs politiques préchent une doctrine dont le résultat inévitable sera justement de tuer, de ruiner financièrement et de chasser du pays le client. Cette doctrine dit aux cultivateurs de ruiner les manufacturiers et de chasser ainsi les ouvriers hors du pays. D'autres prédisent de la même école disent aux ouvriers de ruiner les employeurs qui leur donnent de l'ouvrage. Ils n'emploient pas le mot ruiner. Ils n'ont pas besoin d'employer ce mot pour des auditeurs intelligents qui savent très bien quel sera le résultat inévitable de leurs conseils. Ces politiciens jouent le rôle de destructeurs et ils ne font appel qu'à l'ignorance. Les autres pays ont, ou bien des tarifs élevés ou des gages très bas. Les tarifs élevés ferment la porte à nos marchandises et les gages bas nous font perdre nos marchés. En conséquence, nous sommes forcés, pour nous protéger, de dépendre d'une échange mutuelle de services et de marchandises. Il nous faut co-opérer. Il faut que nous nous aidions les uns les autres. Ce plan, qui a été enseigné durant 1900 ans, n'a pas seulement une signification spirituelle; il a aussi sa signification matérielle. Tous ceux qui s'emploient à lancer les unes contre les autres les différentes factions ramènent le paganisme parmi nous.

UN ARRANGEMENT. — TOUT A L'AVANTAGE DE L'UN. — QUI SAIGNE LE CANADA.

Si les magasins du côté nord de la rue Ste-Catherine, Montréal, ne pouvaient vendre qu'aux résidents du nord de cette rue, alors que les magasins du côté sud auraient le droit de vendre aux résidents et du nord et du sud, nos amis les Libres-Echangistes croient-ils qu'un tel arrangement aurait pour effet d'enrichir les magasins du côté nord? Demandez à votre courtier en immeubles ce qui arriverait alors aux valeurs des immeubles des deux côtés de la rue! Le Parallèle Quarante-Neuvième n'est qu'une rue imaginaire de 3,000 mètres de longueur qui divise le Canada des Etats-Unis. Les conditions qui existent actuellement entre les deux côtés de cette rue coïncident très bien avec l'interprétation que le courtier en immeubles vous donnera du cas mentionné ci-haut.

Si la Province de Québec imposait un droit d'entrée de 25% aux marchandises d'Ontario, et que cette dernière plaçât un droit de 75% contre les marchandises de Québec, est-ce qu'il y a quelqu'un qui croit que cette mesure aurait pour effet d'enrichir Québec? Le fait que les Etats-Unis sont un

SACRIFIER MEIGHEN AUX PREJUGES LIBERATRES SERAIT UNE FAUTE LOURDE ET GRAVE CONSEQUENCE POUR L'HONNEUR DU PARTI CONSERVATEUR.

Tandis que le "bloc" demi-solide de Québec pactise avec les progressistes pour se maintenir au pouvoir, le champion de la Haute-Phynance à Montréal, lord Atholstan, continue sa campagne perfide contre le très honorable Arthur Meighen.

Seulement, cette fois, le noble lord adopte une nouvelle tactique: "M. Meighen doit s'en aller, dit le "Star", il doit se sacrifier; car tant qu'il restera à la tête du parti conservateur à Ottawa, les "bleus" ne peuvent songer à progresser dans la province de Québec."

Ce nouvel argument du "Star" produira, il n'est pas permis d'en douter, un effet magique sur le grand étamajor patenaudiste. Il y aura joie chez les douze fausses barbes, les douze faux stratèges du parti.

Après avoir tenté toute la gamme des perfidies pour amoindrir M. Meighen, après avoir tenté l'assassinat politique de son fidèle lieutenant, l'honorable Monty, les suppôts d'Atholstan vont exploiter une autre ficelle: la raison d'Etat!

Le "Matin" s'empresse de dire que cette tactique nouvelle échouera misérablement comme toutes les autres.

C'est en vain que l'on cherchera à entraver la réorganisation complète du parti conservateur fédéral entreprise par l'honorable L'Espérance et par son aide de camp, M. John Bumbray, en invoquant les basses raisons d'opportunisme et d'arrivisme que les fausses barbes ont apprises dans un contact occulte et prolongé des tripoteurs libératres. Le parti conservateur dont les cadres renferment encore des hommes comme les Chapais, les Normand, les Monty, les L'Espérance, les Pelletier, les Bumbray, les Belley, les Masson, les Lamothe, les Hackett, les Perley et tant et tant d'autres ne saurait souscrire aux motifs mesquins que vient de trouver l'inspirateur du patenaudisme intégral.

La raison d'Etat dans un parti réclame avant tout, à la tête de ce parti, un homme droit, un parlementaire exceptionnellement capable et averti.

L'honorable Arthur Meighen, de l'aveu de ses adversaires libéraux réunit toutes ces qualités. Vouloir sacrifier M. Meighen aux préjugés sordides que l'on a soulevé contre lui dans la province de Québec serait un acte infâme, hypocrite et lâche dont sont foncièrement incapables les véritables partisans de la politique conservatrice.

Il vaut mieux que le parti conservateur reste encore dix ans dans l'opposition s'il doit prendre le pouvoir pour satisfaire les louches calculs des grands accapareurs et des fausses barbes qui les entourent.

Ceux qui ont vraiment à coeur l'avènement des conservateurs au pouvoir comprennent que les intérêts supérieurs du parti exigent autre chose que le camouflage, la duplicité et l'injustice pour conquérir la sympathie des masses.

Et si la province de Québec vote encore contre la conscription (!) aux prochaines élections générales, tandis que le reste du pays continuera à voter sur les questions du jour, on pourra dire que le "bloc" demi-solide aura réussi enfin à discréditer temporairement l'intelligence de la race canadienne-française.

Sacrifier Meighen à la légende imbécile! Voilà un crime que nous ne permettrons pas.

LE "MATIN".

W. R. MORSON.

COUPS DE PLUME

On dirait que le Canada permet la concurrence des pays qui ne veulent pas nous rendre la pareille. Il nous faut protéger nos fermiers aussi bien que nos manufacturiers. C'est un autre budget américain que l'on vient de nous présenter. Si le gouvernement continue de nous soumettre des budgets favorables à la langue française, au détriment des intérêts du Canada, nous n'attendrons pas longtemps avant que disparaissent la frontière internationale entre le Canada et les Etats-Unis.

Nous avons un gouvernement anti-canadien avec une politique anti-canadienne.

"Le bureau de censure connaît ce qui convient à notre province", a déclaré M. Alexandre Taschereau. C'est bien dommage que ce bureau ne connaisse pas mieux les rudiments de la langue française. Mais la langue française ne convient peut-être pas à la province?

Quant toutes nos ressources naturelles, quand toutes les grandes exploitations seront aux mains des étrangers, quand les villes de la province de Québec s'alimenteront aux marchés américains; quand nos usines, nos manufactures auront toutes fermé leurs portes faute de protection, l'habitant canadien oubliera peut-être la conscription et songera à se débarrasser du "bloc" demi-solide.

M. Sauvé n'est pas tendre pour les fausses barbes bleues, qui souscrivent au fonds électoral du parti libéral.

Il ne se passe guère une semaine sans que la "Minerve", ce journal en décadence, ne reçoive quelque part un coup de pied bien mérité.

L'impopulaire gazette a réussi, grâce à la science et au tact de son éditeur, à devenir un objet de dérision.

Il y a belle lurette que cette feuille de la basse prostitution aurait disparu sans le secours de l'organisation patenaudiste.

M. Esioff Patenaude avait de meilleurs scribes lorsqu'il courait la grande aventure sous la dictée du bon maître Atholstan.

La Cie du Tramway peut se vanter d'avoir fait élire la plupart de ses candidats à l'hôtel de ville.

Les compagnies de films américaines ont-elles oublié de verser quelques avances à certaine grosse étude politico-légale?

Tout va pour le mieux dans l'organisation libératrice: après le règne de l'incompétence, vient l'autre règne de l'autre incompétence.

Tribune Libre

Quebec, le 22 avril 1926

Monsieur le rédacteur,

Je constate avec plaisir que vous vous êtes décidé à dire leur fait aux "fixers" ou collabos professionnels, ces parasites de la Législature qui viennent chaque année repandre à Québec des parfums de corruption. Vous n'en écririez jamais trop contre ces faiseurs qui nous font passer, nous, les députés pour un troupeau de vendus, après de leurs crédules clients.

Voilà bien quinze ans que chaque session nous apporte la même si triste comédie des personnages tortueux extorquant à leurs praticiens des sommes parfois considérables dont le but serait de fixer ou de figer tel ou tel membre de la Législature dans telle ou telle attitude.

Je ne comprends pas que les au-

... les compagnies soient si tentées de sévir contre les membres du parlement qui s'abritent derrière l'égoïsme pour exercer leur vil métier. Le fait qu'un tel état de choses semble vouloir se perpétuer, n'est-il pas propre à faire croire à une complicité occulte en haut lieu?

Et comment se fait-il alors qu'il y a tant de professionnels honorables et dévoués dans le barreau de la province de Québec, que se soient toujours les mêmes figures que nous voyons à Québec?

Il y a, là-dessous, quelque chose qui ne sent pas bon.

Vous devriez solliciter l'avis de vos lecteurs sur la question des "fixers". J'en connais parmi ceux qui vous lisent régulièrement dont vous pourriez recevoir de bien précieux renseignements.

UN DEPUTE.

A travers les journaux

LA PUISSANCE D'ATHOLSTAN

Dans un discours que prononçait M. Henri Bourassa lors de sa rentrée à la Chambre des Communes, il parlait de l'influence néfaste exercée par le baron Choix dans les cercles occultes de la haute finance. Et le député de Labelle disait: "Il suffit que le "Star" soit d'un côté pour que les électeurs de la province de Québec se rangent en majorité dans le camp opposé". Voilà qui est d'excellent augure pour M. Meighen. La haine du baron le poursuit jour et nuit. Ce doit être un gage que son étoile grandit dans le ciel de la politique et impatiente. Et, en effet, la présence du chef conservateur à Bagot a permis à son candidat de gagner du terrain dans une élection partielle.—"L'Événement".

L'IMPOT SUR LE REVENU

Le temps est proche où les contribuables du pays devront dresser le rapport détaillé de leurs revenus annuels et remettre au Receveur général du Canada, la part des impôts qui revient au gouvernement.

Comme par le passé, tous ceux qui tombent sous le coup de cette loi pourront se procurer, aux lieux habituels, les formulaires officiels qui leur sont nécessaires pour la déclaration de leurs revenus.

Ces formulaires sont imprimés dans les deux langues, pour la commodité des citoyens. A chacun donc de se procurer les formulaires imprimés dans la langue qui lui est la plus familière, et même de les exiger s'il le faut. L'occasion est même excellente pour les citoyens de langue française d'affirmer leurs droits et de se montrer fermes sur ce point.

Pour ce qui concerne la loi elle-même, tous ceux qui sont tenus de faire rapport devraient s'acquitter de ce devoir avant le 30 avril, qu'ils aient ou non remis d'argent à faire au commissaire de l'impôt. En agissant avec promptitude, on facilitera considérablement le travail de ceux qui sont préposés à l'encaissement des conditions. — La "Tribune".

LES SALAIRES DES INSTITUTRICES

Abordant la question des salaires payés aux institutrices de la province de Québec, un confrère de la Vieille Capitale écrivait récemment que la rémunération accordée à ces personnes est actuellement, beaucoup plus élevée qu'elle ne l'était il y a quelques années. Et la chose doit être faite par les gouvernements. Les projets qui nous sont soumis à ce sujet sont de nature à donner à penser.

En 1925, écrivait donc dernièrement l'organe québécois, 4,047 institutrices, sur un total de 6,634 recevaient un salaire variant de \$100 à \$200. En 1924, 4,341 institutrices à peine avaient ce faible traitement; en 1915, on n'accordait qu'à 20 institutrices le salaire de \$50 à \$60; en 1924-25, cette somme était payée à près de 200 d'entre elles; en 1915, une seule institutrice gagnait \$70; en 1924-25, 257 en ont reçu \$80 à \$100.

En 1915, trois institutrices, maîtresses d'école gagnaient cette somme; en 1924, environ 330 y atteignaient, et plus de 60 avaient un traitement de \$100 à \$140. En d'autres termes, il y a actuellement, la presque totalité des 250 à \$1,400. Il y a donc une augmentation; mais il serait injuste de méconter la constante tendance vers le mieux."

Il est bon que ces faits soient connus du grand public et que l'on sache que celle qui se dévoue pour l'enseignement primaire, celle qui est en quelque sorte l'âme de la petite école est, quoi qu'on en dise en certains milieux, l'objet de l'attention de nos gouvernements.

Longtemps on a eu raison de dire que l'institutrice n'était pas suffisamment payée pour les excellents services qu'elle rend à nos populations rurales, mais c'est maintenant un fait que les choses s'améliorent constamment dans ce domaine, et cette constatation doit être un sujet de contentement pour toutes les personnes qui s'intéressent réellement au progrès de l'enseignement chez nous. — La "Monde Ouvrier".

LE HUIS-CLOS

On s'enferme entre quatre murs discrets; porte close, on s'assure de l'absence de tout être suspect et on laisse sur le seuil de l'assemblée deux bons hommes de police qui tiendront les journalistes à l'écart, les curieux en respect. Ces précautions prises, on est tranquille, on se frotte les mains de satisfaction, on peut procéder aux affaires du public, car celui-ci ne saura pas comment on veut disposer de lui et de son argent.

De telles audiences peuvent être permises par exception et très rarement; mais elles deviennent abusives et autoritaires dès qu'on s'en sert uniquement pour détourner l'attention du contribuable. Quand on discute, par exemple, un budget de plusieurs millions, la chose doit être faite par les grands débats. Les projets qui nous sont soumis à ce sujet sont de nature à donner à penser.

(Suite à la page 4)

SUR LE TOIT DU MONDE

Par le Prince D'ORLEANS

Le prince d'Orléans a fait le plus curieux tableau de cette Chine occidentale si mal connue et qui est destinée à servir de champ de bataille aux futures guerres entre la race jaune et la race blanche.

Le toit du monde! C'est le nom pittoresque que les Orientaux donnent à l'ensemble des Turkestans, suite de hautes vallées et de plateaux qui se rattachent à l'énorme Himalaya. On ne saurait mieux nommer ce pays prodigieux d'où descendent de puissants fleuves et où se touchent du coude, comme sur une gigantesque terrasse, les peuples d'Asie, Afghan, Hindou, Chinois, Turk, sans oublier le Russe et l'Anglo-Saxon qui dominent au Nord et au Sud.

Le toit du monde! J'en descends et vais conter comment l'on y vit.

C'est à cet endroit que se livreront, dans quelques siècles ou dans quelques années, les premières batailles entre les peuples d'Europe et d'Asie, gigantesque conflagration dont la guerre russo-japonaise fut peut-être le hideux prélude. Il me paraît curieux d'aller y jeter un coup d'oeil préalable.

A vrai dire, rien dans mon expédition ne me donna l'avant-gout de ces fraternelles tueries. Jamais de ma vie je ne fus reçu avec autant d'urbanité que dans cet étrange pays, tout de contrastes, où les grands fleuves côtoient les hautes montagnes et où l'on passe du désert au paradis dans l'espace de quelques chevauchées.

Je dis bien au Paradis: depuis ce voyage, je me rallie à l'opinion qui veut que le Paradis Terrestre ait été situé non pas entre le Tigre et l'Euphrate, mais bien vers les sources de l'Indus, au délicieux pays de Kochmir.

C'est, si vous le voulez bien, à partir de sa capitale, Srinagar, la Venise d'Asie, que nous commencerons la série de mes "réceptions", dont l'imprévu puis la ténacité seront le thème de cette relation que je dédie volontiers à mes hôtes lointains.

Les premiers furent des moines, — que n'inquiéteront jamais les "décrets" de France. Au reste ce sont des lamas....

Tout le pays est parsemé de leurs monastères dont la figure extérieure est un peu barbare. De Srinagar à Leh, ville principale du Ladak, dans la vallée sacrée de l'Indus, nous en avons rencontré des centaines. Ils ont vraiment l'aspect de châteaux-forts et se nomment des "gompas".

Chevauchant en tête de notre caravane, j'allais heurter à la porte de la première grille d'une de ces énormes et pieuses forteresses quand je fus arrêté par un geste de mon cuisinier hindou. Il descendit de son poney, se prosterna dans la poussière, puis s'approchant d'une sorte de roue en bois appliquée au mur, il lui imprima un violent mouvement de rotation. La roue gémit un instant, puis s'arrêta. Mon cuisinier, qui avait gardé le front baissé pendant cette petite cérémonie, se redressa et me fit comprendre que je devais l'imiter. Je ne m'en fis pas faute. Il faut adopter les coutumes des pays que l'on traverse, sous peine de passer pour un grossier personnage. La roue grinça donc à nouveau sous mon doigt.

Puis ce fut le tour de mon ami Archer, que suivirent nos cinq amis indigènes.

Sans doute, c'était l'usage d'annoncer ainsi son arrivée. Mais, satisfait sans doute de mon obéissance, mon cuisinier daigna m'informer de ce que j'avais fait:

Je venais tout bonnement d'adresser une belle supplique à Bouddha! Cette roue était un "moulin à prières".

Ne rions pas trop, cependant! Toute manifestation de foi est chose respectable, même quand elle se trompe d'objet ou que la manifestation naïve paraît ridicule. Ces moulins n'ont-ils pas d'ailleurs quelque analogie avec les cierges qui brûlent dans nos chapelles catholiques? Leur chant de bois sacré monte vers le ciel comme monte la petite flamme que nous allumons et qui continue de brûler, même quand nous avons le dos tourné et que nous sommes à nouveau mêlés à la vie du monde.

Mais devons en voir plus tard, et je suis tout prêt à avouer que les champs d'alentour étaient particulièrement florissants.

Curieuses pratiques des Lamas. — Les masques du péché. — Une religion bruyante.

Les hommes qui gardent ces pieux moulins sont les plus accueillants qui soient.... Sifflot que ceux-ci apprennent notre présence, il se fit un grand remue-ménage sous les voûtes sonores du monastère.... Il me sembla qu'on heurtait des armes et des gongs. On nous mena dans une vaste cour et l'on nous fit asseoir à l'ombre d'une sorte de pylone ressemblant vaguement à un bouchon stilli-goutte....

Au bout d'un instant, le bruit se fit plus confus, puis grossit rapidement, jusqu'à devenir assourdissant. Tous les instruments de musique y étaient mêlés, sans aucune recherche de rythme. Je sus plus tard qu'ils symbolisaient la cohue humaine. Ils apparurent enfin, brandis par des hommes vêtus de toges écarlates qui se rangèrent à notre droite et à notre gauche, si bien que nos oreilles ne purent se jalouser. Au milieu de cet orchestre furieux se détachait, longue d'environ deux mètres, une trompette à faire se briser de jalousie celles de la marche d'"Aïda".

Mais nos yeux bientôt n'eurent rien à envier à nos oreilles, et un spectacle étrange autant qu'imprévu nous est offert.

Un être extraordinaire s'avance sous des oripeaux de couleurs éclatantes et heurtées et coiffé du plus horrible masque qui se puisse imaginer. Il est bientôt suivi de deux autres puis de quatre. Chacun a son masque différent et, sur la robe, les dessins le plus farouches se détachent et semblent hurler....

.....Ce sont les bonzes musiciens et les bonzes danseurs.

Et la fête commence.

Têtes d'animaux féroces et diaboliques se heurtent et se repoussent. Des cris scandent les clamours continues de l'orchestre. Nous sommes aux enfers. Ce sont les pêcheurs qui se lamentent, se repentent sous leurs masques, emblèmes destinés à symboliser l'horreur du péché et la laideur du vice.

Les pauvres gens doivent recevoir de ce spectacle une vive impression, et j'avoue que la nuit qui a suivi cette initiation aux danses sacrées des bonzes de la vallée de l'Indus, de

beaux cauchemars me traversèrent la cervelle, des cauchemars d'une couleur locale incontestable: c'était un défilé ininterrompu de vices et des péchés dans les accoutrements les plus saugrenus et les plus éloquentes, le mensonge qui marchait la tête en bas et dont les jambes en l'air étaient coiffées de turbans; la gourmandise, outre énorme baroloisée de dessins représentant des bouches, rien que des bouches voraces, avec de longues dents de couleur; l'envie avec sa tête de hyène; la haine et la colère, horrible mélange de bras, de têtes écrasées et de corps palpitants....

Mais le jour se leva, les gentils poneys qui entouraient notre tente se mirent à frapper la terre d'un sabot impatient. Ce n'était qu'un rêve, et nous nous mimes en route joyeusement, les yeux distraits par la multitude des monuments votifs dont le pays est copieusement parsemé.

Les morts de conséquence font encore figure sur la terre du Ladak. En effet, pendant l'incinération, les parents du défunt recueillent le premier os calciné, le pulvérisent, le mêlent à un peu de terre glaise et font modeler par un artiste du voisinage, une statuette haute de vingt centimètres, du saint qui a quitté la terre. C'est ce que les Anglais appellent irrévèrement des "potted lamas".

Ces tombeaux ne renferment parfois qu'une seule figurine, ce qui ne les empêche pas d'atteindre jusqu'à un mille anglais de longueur sur dix-huit à vingt pieds de haut, avec des plaques de terre cuite ou de faïence portant des inscriptions. La plus répandue est celle-ci: "O mani padmi hum!" qu'on peut traduire par ces mots: "O homme sorti de la fleur du lotus!"

Si je n'avais pas fixé des limites à mon sujet, je ferais ici une digression au sujet de la polyandrie en faveur à Ladakh. Seule la fille riche peut s'offrir le luxe de n'avoir qu'un seul mari. Si sa fortune est suffisante, elle devient le véritable maître et peut renvoyer son époux et le changer, à sa fantaisie.... Mais c'est là un sujet que je laisse au chantre de "Karabu" et de "Madame Chrysanthème" le soin de développer.... Pour nous, aujourd'hui, il s'agit de faire de longues enjambées.

Nous gravissons les flancs des plus hautes montagnes du globe et nous atteignons le col de Karakorum, qui sera, si vous le voulez, l'échelle glacée du fameux toit. Des pères nous reçoivent frugalement. Sous notre tente, il y a 10° audessous de zéro. Nous dormons dans des sacs de peau de mouton et la tête dans un bonnet de laine qui nous dorle l'aspect de Robinsons confortables. Plus de poneys, des yaks. Nous voici à 5,850 mètres d'altitude, un kilomètre plus haut que le Mont Blanc. Puis nous redescendons lentement. Nous sommes en Chine.

Il y a Chine et Chine. Celle-ci vit dans le calme, au milieu de la confusion des langues.

Nous retrouvons d'abord des pâtres, Kirghiz sédentaires de religion musulmane, de langue Turki et sujets du Céleste-Empire. De ce côté-ci, on est polygame....

A la première garnison, petite cérémonie de passe-ports. Cette formalité accomplie, nous devenons des "mulkimian", les hôtes de la contrée, qualité qui donne le droit de réquisitionner des habitants tout ce dont on a besoin. Et je vous prie de croire que la discrétion est difficile à observer.

Le passage du "mulkimian" est signalée de village en village, par des émissaires d'une incroyable célérité, de sorte que partout où il arrive, il est salué par les autorités et trouve une collation préparée, tantôt sous une tente dressée spécialement sur la route, tantôt dans la demeure du bey. Celui-ci est invariablement encore un "turki"; mais il s'habille à la chinoise et porte la queue traditionnelle de tous les Célestes. Bon gré, mal gré, il faut mettre pied à terre et manger quelque chose.

A partir de Sandjou les réceptions deviennent en quelque sorte officielles. Que de moutons, que d'œufs, que de melons nous dûmes accepter des mains de ces maires à nattes!

A Kargalik, cela devient plus grave encore, car la ville possède un gouverneur. Nous lui envoyons nos cartes, bandes de papier rouge avec nos noms en chinois. Puis nous arrivons nous-mêmes en grande pompe, à cheval et entourés de nos valets....

Nous sommes reçus à l'"yamen" par des salves d'artillerie; nous traversons plusieurs cours et mettons pied à terre devant la demeure de l'"amban". Le voici sur le seuil. Il a, brodée sur la poitrine, une grue qui regarde le soleil. Il nous serre la main à l'europpéenne, puis nous introduit dans une petite pièce, dont tout l'ameublement consiste en une table couverte de sucreries et de tasses de thé, et plusieurs hauts fauteuils. On nous place face au sud, ce qui est la plus haute marque de distinction du protocole chinois, et la conversation commence, conversation plutôt pénible, car il faut recourir à deux interprètes et à trois langues. Je parle en hindoustani, mon interprète traduit en turki et l'interprète de l'amban traduit à son tour en chinois. Les réponses reviennent par le même chemin. On se figure ce que peut être une pareille causerie. Elle se borne à quelques interrogations. Ce sont d'abord les questions de politesse usuelle. Le voyage a-t-il été difficile?

—Etes-vous fatigué? Etes-vous content de ce que vous avez vu?...

Puis cela devient un peu plus intime:

—Etes-vous marié?

Même, cela frise l'indiscrétion:

—Avez-vous beaucoup d'argent? beaucoup de terres?

Bien entendu, on vous invite finalement à dîner pour le lendemain. Si l'on ne peut accepter, on avale sa tasse de thé, ce qui, dans ce pays, équivaut à donner le signal du départ.

De Kargalik à Yarkand, la population étant très dense, les diners se multiplient d'une façon des plus gênantes.

Villages, "Mimbashis" chinois, "begs" ouïgours, "aksakals" hindous, c'était à qui offrirait aux étrangers de plus beaux festins. Volailles, moutons, fruits, thé et sucreries encombraient les tables dressées le long du chemin, et à chacun il fallait s'arrêter et prendre quelque chose sous peine d'impolitesse!

Heureux, cent fois heureux ceux qui offraient ces repas! Eux du moins n'étaient pas tenus d'y goûter, l'usage voulant qu'ils y assistassent debout et sans y participer. Le repas fini, ils montaient à cheval eux-mêmes et faisaient généralement escorte aux voyageurs jusqu'au village suivant, ou même jusqu'à la ville voisine. Ce fut ainsi qu'à Yarkand nous fîmes une véritable entrée triomphale, accompagnés d'environ quatre-vingts cavaliers. Begs turco-chinois, notables ouïgours, mar-

quis des pâtissiers, des commissionnaires, des porteurs de charbon, des ramoneurs; des joueurs d'orgues, des montreurs de singes, des marchands de chansons, ceux qui vendaient avec ceux qui chantaient; des artisans déguenillés et des travailleurs de toute sorte épuisés à la peine, — et tous pleins d'une activité bruyante et désordonnée qui affligeait l'oreille par ses discordances et apportait à l'oeil une sensation douloureuse.

A mesure que la nuit devenait plus profonde, l'intérêt de la scène s'approfondissait aussi pour moi; car non seulement le caractère général de la foule était altéré (ses traits les plus nobles s'effaçant avec la retraite graduelle de la partie plus vigoureusement en relief, à mesure que l'heure plus avancée tirait chaque espèce d'infamie de sa tanière), mais les rayons des becs de gaz, faibles d'abord quand ils luttaient avec le jour mourant, avaient maintenant pris le dessus et jetaient sur toutes choses une lumière étincelante et agitée. Tout était noir, mais éclatant — comme cette ébène à laquelle on a comparé le style de Tertullien.

Les étranges effets de la lumière me forcèrent à examiner les figures des individus; et, bien que la rapidité avec laquelle ce monde de lumière fuyait devant la fenêtre m'empêchât de jeter plus d'un coup d'oeil sur chaque visage, il me semblait toutefois que, grâce à ma singulière disposition morale, je pouvais souvent lire dans ce bref intervalle d'un coup d'oeil l'histoire de longues années.

Le front collé à la vitre, j'étais ainsi occupé à examiner la foule, quand soudainement apparut une physionomie (celle d'un vieux homme décrépît de soixante-cinq à soixante et dix ans), — une physionomie qui tout d'abord arrêta et absorba toute mon attention, en raison de l'absolue idiosyncrasie de son expression. Jusqu'alors, je n'avais jamais rien vu qui ressemblât à cette expression, même à un degré très éloigné. Je me rappelle bien que ma première pensée, en le voyant, fut que Retsch, s'il l'avait contemplé, l'aurait grandement préféré aux figures dans lesquelles il a essayé

de l'incarner le démon. Comme je tâchais, durant le court instant de mon premier coup d'oeil, de former une analyse quelconque du sentiment général qui m'était communiqué, je sentis s'élever confusément et paradoxalement dans mon esprit les idées de vaste intelligence, de conception, de lésinerie, de cupidité, de sang-froid, de méchanceté, de soif sanguinaire, de triomphe, d'allégresse, d'excessive terreur, d'intense et suprême désespoir. Je me sentis singulièrement éveillé, saisi, fasciné. "Quelle histoire, me dis-je à moi-même, est écrite dans cette poitrine!" Il me vint alors un désir ardent de ne pas perdre l'homme de vue, — d'en savoir plus long sur lui. Je mis précipitamment mon paletot, je saisis mon chapeau et ma canne, je me jetai dans la rue, et me poussai à travers la foule dans la direction que je lui avais vu prendre; car il avait déjà disparu. Avec un peu de difficulté, je parvins enfin à le découvrir, je m'approchai de lui et le suivis de très près, mais avec de grandes précautions, de manière à ne pas attirer son attention.

Je pouvais maintenant étudier commodément sa personne. Il était de petite taille, très maigre et très faible en apparence. Ses habits étaient sales et déchirés; mais, comme il passait de temps à autre dans le feu éclatant d'un candélabre, je m'aperçus que son linge, quoique sale, était d'une belle qualité; et, si mes yeux ne m'ont pas abusé, à travers une déchirure du manteau, évidemment acheté d'occasion dont il était soigneusement enveloppé, j'entrevis la lueur d'un diamant et d'un poignard. Ces observations surexcitèrent ma curiosité, et je résolus de suivre l'inconnu partout où il lui plairait d'aller.

Il faisait maintenant tout à fait nuit, et un brouillard humide et épais s'abattait sur la ville, qui bientôt se résolut en une pluie lourde et continue. Ce changement de temps eut un effet bizarre sur la foule, qui fut agitée tout entière d'un nouveau mouvement, et se déroba à un monde de parapluies. L'ondulation, le coudolement, le brohaha, devinrent dix fois plus forts. Pour ma part, je ne m'inquiétai pas beaucoup de la pluie. — J'avais encore dans le sang une

Après le dur labeur quotidien, rien ne vaut, pour restaurer les forces, cette boisson saine, à la fois apéritive et tonifiante, qu'est le

Gin Canadien Melchers Croix d'or

« Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années. »

TROIS GRANDES DE PLACES

Gros : - 42 onces \$3.80
Moyens : - 26 onces 2.55
Petits : - 10 onces 1.10

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co. Limited - Montréal
Distillerie à Berthierville

TOUT HOMME QUI SE PRETEND BIEN INFORMÉ DOIT LIRE "L'ILLUSTRATION" LE PLUS GRAND MAGASIN ILLUSTRÉ DE FRANCE En vente à Montréal dans tous les bons dépôts de journaux.

L'ALASKA LE PARC JASPER LE GRAND TRIANGLE LA CÔTE DU PACIFIQUE

Les totems imposants et mystérieux, les villages indiens, la flore exotique et tout à fait inconnue, les couchants grandioses, les montagnes abruptes, les glaciers géants qu'on rencontre sur la route vers l'Alaska à bord des somptueux navires qui s'y rendent par les mers arctiques qui forment le "Grand Couloir" de la côte du Pacifique; les merveilleuses alpes du Parc National Jasper avec ses pics altiers, ses rivières tumultueuses, ses ruisseaux babillards, ses lacs tranquilles, ses forêts silencieuses, ses sentiers étroits, ses tapis de golf, tous tels que sortis des mains de la nature; les scènes mouvantes des paysages montagneux, les gorges rugissantes, les gouffres affreux de toutes les places d'été de la côte du Pacifique, vous procureront des jouissances insoupçonnées jusqu'ici. Allez-y cet été; allez voir Vancouver et Victoria. Prenez le

Continental Limité
De Montréal tous les soirs à 10 h 15

Le Continental Limité, le train de luxe pour la Côte du Pacifique et l'un des trains par excellence du Canadian National vous fournit un service incomparable de Montréal par la route pittoresque qui traverse le Canada en passant par Winnipeg, Edmonton, le Parc Jasper et les Rocheuses, en pleine vue des pics les plus majestueux, à la plus faible altitude et par les pentes les plus douces de tous les transcontinentaux.

Tout d'acier, le Continental Limité est pourvu de toutes les améliorations qui contribuent à la sécurité et au confort, y compris un rapide récepteur pour l'amusement des voyageurs et permet au touriste le maximum d'agrément en route.

Pour brochures illustrées, services de places et tous renseignements s'adresser à tous agents du Canadian National ou au

BUREAU DE BILLETS EN VILLE
230 rue Saint-Jacques, Tél. Main 4731

TRAVAUX D'IMPRIMERIE

ECONOMIQUE-RAPIDE-PONCTUEL

et de **QUALITE**

Tel est le service d'imprimerie que le MATIN est en état de vous offrir.

S'AGIT-IL
d'un journal, d'une revue, d'un livre ou d'un factum?

VOULEZ-VOUS
une pancarte, une affiche, des factures ou des formules?

AVEZ-VOUS BESOIN
d'en-têtes de lettres, d'enveloppes, de programmes, de reçus, de chèques, de cartes de visite, de billets, de circulaires?

MAIS ALORS
prenez vivement le téléphone et demandez le service d'imprimerie du MATIN: **EST 0893** et notre agent passera chez vous.

VOILA UN BON MOYEN D'AIDER VOTRE JOURNAL TOUT EN FAISANT UNE BONNE AFFAIRE

DEMANDEZ NOS PRIX

En descendant l'échelle de ce qu'on appelle "gentility", je trouvais des sujets de méditation plus noirs et plus profonds. Je vis des colporteurs juifs avec des yeux de faucon étincelants dans des physionomies dont le reste n'était qu'abjecte humilité; de hardis merçants de profession bousculant des pauvres d'un meilleur titre, que le désespoir seul avait jetés dans les ombres de la nuit pour implorer la charité; des invalides tout faibles et pareils à des spectres sur qui la mort avait placé une main sûre, et qui clopinaient et vacillaient à travers la foule, regardant chacun au visage avec des yeux pleins de prières, comme en quête de quelque consolation fortuite, de quelque espérance perdue; de modestes jeunes filles qui revenaient d'un labeur prolongé vers un sombre logis, et reculaient plus éplorées qu'indignées devant les oeillades des drôles dont elles ne pouvaient même pas éviter le contact direct; des prostituées de toute sorte et de tout âge, — l'incontestable beauté dans la primeur de sa féminité, faisant rêver de la statue de Lucien dont la surface était de marbre de Paros et l'intérieur rempli d'ordures, — la lépreuse en haillons, dégoûtante et absolument déçue, — la vieille sorcière, ridée, peinte, plâtrée, chargée de bijouterie, faisant un dernier effort vers la jeunesse, — la pure enfant à la forme non mûre, mais déjà façonnée par une longue camaraderie aux épouvantables coquetteries de son commerce, et brûlant de l'ambition dévorante d'être rangée au niveau de ses aînées dans le vice; des ivrognes innombrables et indescriptibles, ceux-ci déguenillés, chancelants, désarticulés, avec le visage meurtri et les yeux ternes, — ceux-là avec leurs vêtements entiers, mais sales, une cranière légèrement vacillante, de grosses lèvres sensuelles, des faces rubicondes et sincères, — d'autres vêtus d'étoffes qui jadis avaient été bonnes, et qui maintenant encore étaient scrupuleusement brossées, — des hommes qui marchaient d'un pas plus ferme et plus élastique que nature, les physionomies étaient terriblement pâles, les yeux atrocement effarés et rouges, et qui, tout en allant à grands pas à travers la foule, agrippaient avec des doigts semblants tous les objets qui se trouvaient à leur portée; et

de l'incarner le démon. Comme je tâchais, durant le court instant de mon premier coup d'oeil, de former une analyse quelconque du sentiment général qui m'était communiqué, je sentis s'élever confusément et paradoxalement dans mon esprit les idées de vaste intelligence, de conception, de lésinerie, de cupidité, de sang-froid, de méchanceté, de soif sanguinaire, de triomphe, d'allégresse, d'excessive terreur, d'intense et suprême désespoir. Je me sentis singulièrement éveillé, saisi, fasciné. "Quelle histoire, me dis-je à moi-même, est écrite dans cette poitrine!" Il me vint alors un désir ardent de ne pas perdre l'homme de vue, — d'en savoir plus long sur lui. Je mis précipitamment mon paletot, je saisis mon chapeau et ma canne, je me jetai dans la rue, et me poussai à travers la foule dans la direction que je lui avais vu prendre; car il avait déjà disparu. Avec un peu de difficulté, je parvins enfin à le découvrir, je m'approchai de lui et le suivis de très près, mais avec de grandes précautions, de manière à ne pas attirer son attention.

Je pouvais maintenant étudier commodément sa personne. Il était de petite taille, très maigre et très faible en apparence. Ses habits étaient sales et déchirés; mais, comme il passait de temps à autre dans le feu éclatant d'un candélabre, je m'aperçus que son linge, quoique sale, était d'une belle qualité; et, si mes yeux ne m'ont pas abusé, à travers une déchirure du manteau, évidemment acheté d'occasion dont il était soigneusement enveloppé, j'entrevis la lueur d'un diamant et d'un poignard. Ces observations surexcitèrent ma curiosité, et je résolus de suivre l'inconnu partout où il lui plairait d'aller.

Il faisait maintenant tout à fait nuit, et un brouillard humide et épais s'abattait sur la ville, qui bientôt se résolut en une pluie lourde et continue. Ce changement de temps eut un effet bizarre sur la foule, qui fut agitée tout entière d'un nouveau mouvement, et se déroba à un monde de parapluies. L'ondulation, le coudolement, le brohaha, devinrent dix fois plus forts. Pour ma part, je ne m'inquiétai pas beaucoup de la pluie. — J'avais encore dans le sang une

SUR LE TOIT DU MONDE

(Suite de la page 3)

à Yarkand par l'"ambam" et le "shitaï", qui viennent, l'un après l'autre, rendre la visite des voyageurs, mollement assis en leurs chaises à porteurs et entourés de gardes tout vêtus de rouge! Les gardes sont armés de moyenâgeuses hallebardes en forme de faux et de tridents!

Yarkand ou Tarim est une ville de plus de 50,000 habitants. Le gouverneur civil de la cité est un manchou d'une rare intelligence.

Nous ne pûmes refuser son invitation à dîner.

Pour un dîner qui dure quatre heures une seule assiette qui mesure quatre centimètres de diamètre.

Après l'arrivée à l'"ambam", l'amphitryon nous reçoit comme pour une visite ordinaire. Outre le comte Archer, mon compagnon, il y avait là le Père Henri, le "shitaï" ou ambam militaire, et les principaux fonctionnaires de la ville. Après quelques instants de conversation dans la pièce réservée aux réceptions, nous passâmes dans la salle à manger, vaste salle avec une table en laque rouge. L'ambam nous demande ce que nous désirons boire pendant le repas et nous donne à choisir entre diverses bouteilles de vin, de champagne russe et de chartreuse verte. Cette dernière réunit tous les suffrages, et nous prenons place à table.

Chaque convive a devant lui une longue fourchette à deux dents, les traditionnels bâtonnets en ivoire et une minuscule assiette en argent de quatre à cinq centimètres de diamètre, qui sert pour tout le repas. La table est encombrée de hors-d'œuvre: amandes grillées, petits carrés de melon, grains de nénéphar, morceaux de lard, etc. L'ambam nous apporte lui-même notre verre avec son contenu, ainsi que les bâtonnets d'ivoire. Nous les recevons en faisant à l'amphitryon un grand compliment, puis avec la fourchette, que nous avons devant nous, nous gargarisons à notre guise dans les différents plats de hors-d'œuvre et faisons à nos voisins la politesse d'en mettre les meilleurs morceaux dans leur assiette.

Après les hors-d'œuvre, l'ambam propose à ses hôtes de se découvrir pour être plus à l'aise, et chacun ôte son chapeau et allume soit des cigarettes, soit de minuscules pipes chinoises.

Les domestiques apportent alors l'un après l'autre une interminable série de plats bizarres: barbes et peaux de poissons, beignets de fleurs de nénéphar, tiges de nénéphar, algues marines, canards, mouton, oeufs conservés depuis trente ans dans la cendre.

Alors arrivent les fameuses nids d'hirondelle, la friandise la plus appréciée des gourmets chinois. Aussitôt tous les convives se lèvent et vont chercher leurs chapeaux, ne voulant manger une pareille délicatesse que couverts pour lui faire honneur.

On se découvre de nouveau pour certains des plats suivants de plus en plus bizarres; pour manifester sa satisfaction, chacun s'écrie: "J'en ai assez!" ou encore: "J'ai le ventre comme un tambour!" (Am-bou-gou-fou.)

L'ambam sourit, et pour nous "achever", fait apporter un énorme bol de riz flanqué de neuf petites soupieres de sauces et potages variés que l'on mêle tous ensemble et qui indiquent la fin du repas. Viennent ensuite les tasses de thé. Chacun vide sa tasse d'un trait, se lève et se sauve à la hâte, sans adresser à l'amphitryon le moindre adieu.

J'oubliais de dire que pendant tout le repas, afin de ramener les courages chancelants, les domestiques nous apportent constamment des serviettes imbibées d'eau pour nous rafraîchir la figure et des bols pour nous gargariser.

Un pareil dîner dure environ quatre heures!

Après cette série d'agapes hindou-chinoises, vous pouvez deviner quelle fringale nous avions de plein air et de liberté. Nous n'eûmes cette sensation rêvée que quelques semaines plus tard aux environs de Konkourouk, admirable cercle de montagnes neigeuses et où quatre vallées aboutissent, et par ces vallées, en moins d'un jour de marche, on peut se rendre de Chine, en territoire afghan, en terre britannique, en pays russe! C'est le noeud de la question jaune et blanche.

Mais nous oublions les grandes préoccupations mondiales: il s'agit de digérer nos nids d'hirondelles. Ici l'on chasse l'"Ovis Poli", grand mouton sauvage aux cornes enroulées, plus malaisé à atteindre que le chamois et le bouquetin des Alpes...

Mais cette chasse fera l'objet d'une autre causerie, ainsi que celles auxquelles nous nous livrâmes dans la jungle de Moral Bashi, chasses à l'épée, ce pigeon du Toit du Monde.

Prince D'ORLEANS.

Si vous voulez faire des petits fours, des petits pains chauds, etc., à la croûte dorée, ferme et cassante et à la mie blanche, légère, appétissante, vous n'avez qu'à employer la

FARINE REGAL

Une farine parfaite, douce, fine et homogène, préparée avec la crème des blés canadiens dans les moulins les plus modernes.

Vendue partout en sacs de 7-14-24 1/2 et 98 livres, et en barils de 98 et 196 livres.

St. Lawrence Flour Mills Company, Limited
MONTREAL

FEUILLETON DU "MATIN"

NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

Par EDGAR POE
Traduction de Charles Baudelaire

L'HOMME DES FOULES

Ce grand malheur de ne pouvoir être seul.
(La Bruyère.)

On a dit judicieusement d'un certain livre allemand: "Es laesst sich nicht lesen", — il ne se laisse pas lire. Il y a des secrets qui ne veulent pas être dits. Des hommes meurent la nuit dans leurs lits, tordant les mains des spectres qui les confessaient en les regardant pitoyablement dans les yeux; — des hommes meurent avec le désespoir dans le coeur et des convulsions dans le gosier à cause de l'horreur des mystères qui ne veulent pas être révélés. Quelquefois, hélas! la conscience humaine supporte un fardeau d'une si lourde horreur, qu'elle ne peut s'en décharger que dans le tombeau. Ainsi l'essence du crime reste inexplicable.

Il n'y a pas longtemps, sur la fin d'un soir d'automne, j'étais assis devant la grande fenêtre cintrée du café D... à Londres. Pendant quelques mois, j'avais été malade; mais j'étais alors convalescent, et la force me revenant, je me trouvais dans une de ces heureuses dispositions qui sont pré-

LES CONSERVATEURS A SAINT-SAUVEUR

Un nouveau club conservateur vient d'être formé à Québec. C'est dans la division de Saint-Sauveur que ce club politique conservateur recrutera ses membres. Il a été formé, cette semaine, au cours d'une réunion aux quartiers généraux de l'Association Conservatrice.

M. Chs. Forgues présidait la réunion et c'est sur la proposition de MM. Chs. Ratté et J. Podesto que le nouveau club fut décidé. On a choisi comme directeurs MM. L'échevin Bertrand, M.P.P., MM. Delphé Maranda, Rodolphe Deblois, Elias Thivierge, B. Vaillancourt, Chs. Forgues, J. Podesto, Alph. Lévesque, Charles Ratté, A. Paquet, W. Langlois, F. Demers, W. Laberge, Jos. Bergeron, O. Moreau, S. Larochelle, O. Drollet, M. Gaudet, Cléophas Turcotte, François Gagnon, Stanislas Gagnon, Omer Parent, Pierre Fiset, Louis Fleury, Jos. Asselin, O. Gauvin, C. Côté, Henri Paquet, Chs. Bégin, le Dr J. Bissonnette et N. Angers.

Ces directeurs se réuniront lundi prochain pour nommer leurs officiers. Au cours de la réunion des discours furent prononcés par MM. C. Forgues, E. Thivierge, Chs. Ratté, Dr F. Fiset et autres.

ALLEMAGNE

— La langue allemande est parlée par 94 millions d'hommes, dont 63 millions habitent l'Allemagne et 31 millions sont citoyens d'autres pays: il y en a 9 millions aux Etats-Unis d'Amérique, 6 millions et demi en Autriche, 3,500,000 en Tchéco-Slovaquie, 2,000,000 en Suisse et autant en France, 800,000 en Roumanie, 750,000 en Yougoslavie, 600,000 au Brésil, 550,000 en Hongrie, 400,000 au Canada, 225,000 en Italie, 130,000 en Argentine, 100,000 en Australie et 50,000 en Belgique.

Le jeu est le dissipateur du bien, la perte du temps, le gouffre des richesses, l'écueil de l'innocence, la destruction des muses, le père des querelles.
J.-J. Rousseau.

N'abandonne pas tes yeux aux douceurs du sommeil avant d'avoir examiné, par trois fois, les actions de ta journée.—Pythagore.

Entre le passé qui nous échappe et l'avenir qui nous ignore, il y a le présent où sont nos devoirs.

A. de Gasparin.

ROVINCE DE QUEBEC.
D'arrondissement de Montréal.
No 2391

COUR SUPERIEURE

ROBERT-J. FURSEY, marchand, de la cité de Cornwall, dans le comté de Stormont dans la province d'Ontario. Demandeur.

REDERICK-J. COOK et DAN FANNY MILLER, épouse séparée de l'écrit de ABRAHAM A. TROFF, sous deux traités faits ensemble ou société comm. fournisseur en matériaux de coiffures et contracteurs sous-tenants et raison sociale de ASBETOS MATERIAL COMPANY, des cités et district de Montréal et Jedit Abraham Astrof, se autoriser ad hoc épouse, Far Miller. Défendeurs.

Il est ordonné au défendeur comparaitre dans le mois. Montréal, 9 avril 1926.

F. DEPATIE, 17-4. Député-protonotaire.

"Je bénis le jour", écrit M. Onésime Beaudoin, de St-Philémon, Qué., "où j'ai envoyé ma commande pour le Novoro du Dr. Pierre. Pen-

dant plus d'un an j'ai senti toutes sortes de maux; il me semblait que toutes les parties de mon corps me faisaient mal. Après avoir employé seulement deux bouteilles de Novoro je me suis senti parfaitement bien. Je jouis actuellement de la vie et peux faire mon travail." Le Novoro du Dr. Pierre n'est pas une médecine de droguistes. Des agents spéciaux le fournissent. Si vous ne connaissez pas d'agent, écrivez directement aux seuls fabricants: Dr. Peter Fahrney & Sons Co., 2501 Washington Blvd., Chicago, Ill.

Livré exempt de douane au Canada.



L'art du Brasseur

Si l'on pouvait se procurer des recettes pour faire de la bière, il y aurait peu ou point de différence entre les produits que l'on en obtiendrait.

Le marché où se vend la matière première, sous forme de houblon, orge, malt, etc., est le même pour tous les brasseurs. De la façon dont cette matière première est employée dépend le succès de toute marque de bière connue.

L'analyse d'une bière quelconque ne peut révéler sa méthode de fabrication. Personne ne peut faire une bière qui soit identique à la DOW OLD STOCK ALE, parce que son succès, c'est NOTRE SECRET.

La superbe brasserie qui vient d'être terminée est un hommage rendu à la popularité des BIERES DOW. Elle a été construite pour répondre à la demande sans cesse grandissante pour une bière parfaite sous tous les rapports.

Dow

Old Stock Ale

Mûrie à Point

Prime par la Force et par la Qualité

Maison fondée en 1845

J. B. RENAUD & CIE. Inc.

Farine, Grains, Graines de Semence, Provisions, Epicerie, Thé, Cafés, Beurre, Fromage, Oeufs, Fruits, Légumes, etc.

126, RUE SAINT-PAUL — QUEBEC

Succursales à Chicoutimi, Roberval et Rivière du Loup Sta. N.B.—Acheteurs de produits de la Ferme.

LES BELLES FOURRURES

Nos nouvelles séries contiennent les modèles les plus récents et les plus distingués, depuis la gracieuse petite cravate en taupe jusqu'aux luxueux tours de cou en renard ou en vison.

EMMAGASINAGE DES FOURRURES

La maison se charge de l'entretien et de la conservation des fourrures qui lui sont confiées, par sa clientèle.

CHAS. DESJARDINS & CIE., Limitée, 130, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL.

FAITES EXAMINER VOS YEUX

Par nos Spécialistes

VERRES et MONTURES DE TOUS GENRES, A LA PORTEE DE TOUTES LES BOURSES.

TAIT-FAVREAU

LIMITEE

L. Favreau, Optométriste-Opticien

197, Ste-Catherine - Est
Tél. Lancaster 6703

PHARMACIES MODELES GOYER

184-186 rue Ste-Catherine Est
Tél. Est 49-4275

700 rue Ste-Catherine Est
Tél. Est 3268-4698

MONTREAL

Plateau 6347.

DR J. M. E. PREVOST

Des Hôpitaux de Paris, Londres, New-York

Traitement scientifique des maladies de la nutrition, du tube digestif, de la peau, des voies urinaires, des maladies chroniques. Electricité, Photothérapie, Physiothérapie.

HEURES DE BUREAU: 10 hrs. a.m. à midi, 3 hrs. p.m. à 8 hrs. pm

34 RUE HUTCHISON
Près Sherbrooke, — Montréal.

Foyers, Treillis, Clôtures, Grillages en Broche, FOUR TOUTES FINES

Avant d'acheter, demandez nos prix.

International Steel & Wire Co.
103, rue St-François-Xavier
MONTREAL

Service rapide — Livraison à domicile chez

LOUIS MOREAU

Anciennement du Café "La Presse"

Huitres — Homards — Crabs, etc. Salons particuliers

8 et 10 RUE CRAIG EST

Maison fondée en 1854

Lacaille & Gendreau

Vente en gros seulement

EPICERIES DE CHOIX

10 ST-DIZIER, :: TEL MAIN 6365

The Shinnick Ice & Cartage Co. Limited

GLACE ET DEMENAGEMENTS

1924—Liste de Prix en Détail

Livret de 300 lbs. de 12 coupons de 25 lbs. de 2.00

Livret de 500 lbs. de 20 coupons de 25 lbs. de 3.00

Livret de 1,000 lbs. de 40 coupons de 25 lbs. de 5.75

Livret de 2,000 lbs. de 80 coupons de 25 lbs. de 11.00

La glace la plus pure et la meilleure. Service parfait. Mise dans votre glacière.

2654-72 BLV. SAINT-LAURENT MONTREAL

TÉL. CALUMET: 0880

Glace: 0880 Charroyage: 0882

Res 2162 St-Denis. Tel Cal. 1062

GEDEON MARTEL ASSURANCES

Avis.—Avant de contracter une assurance quelconque "consultez moi". Il y va de votre intérêt.

Chambre 305 — 211 McGill
Tel. Main 7233-7280, MONTREAL

UPtown 6854

A LA VILLE DE PARIS

F.A. Lhoumeau, Prop.

RESTAURANT PARISIEN

Cuisine soignée — Service rapide

Bières et Vin

22, McGill College Ave, Montréal

Pour \$3.00 par année vous êtes protégé contre tout accident personnel.

ALBERT-N. GOORA

Boite Postale No 1
Station Delorimier, MONTREAL

Hon. R. MONTY, C.P.C.R.
Alfred Duranleau, C.R.
H. S. Ross, C.R.
Eugène R. Angers.
J. C. Martineau.

MONTY, DURANLEAU, ROSS, & ANGERS

AVOCATS

SUITE: 90 ST-JACQUES
TELEPHONE MAIN 140

Salluste Lavery, B.C.L.
Maurice Demers, L.L.L.

LAVERY & DEMERS

Avocats et Procureurs

15, ST-JACQUES, Montréal
Tél. Harbour 4118-4119
Cable address: "Salluste".

Téléphone Main 7693

J.-A. BEAULIEU, C.R.

AVOCAT

50, RUE NOTRE-DAME O.
Edifice "Duluth", Chambre 42
MONTREAL

JOS. L. GIROUARD

NOTAIRE

35 RUE ST-JACQUES
Tél. Main 5030

Téléphone Main 295

L. Conrad Pelletier, c.r.

AVOCAT

ancien Bâtonnier

30 RUE ST-JACQUES, Ch. 42
MONTREAL

Téléphone MAIN 4018

P. E. BLONDIN

NOTAIRE

Edifice Montreal Light, Heat
83 CRAIG OUEST

Tél. Harbour 2432

N.-A. MILLETTE, C.R.

AVOCAT-PROCUREUR

Edifice Maisonneuve

97, rue St-JACQUES, MONTREAL

Aldéric Blain, Jean Fautoux, L.L.L., Rég. 5426

Saint-Denis, Tième Avenue

Cal. 0799-w Clair: 2862-1

BLAIN & FAUTEUX

AVOCATS

Immeuble Duluth, Chambre 21
Main 5228

50, Ouest, rue Notre-Dame
Montréal

Téléphone Main 7350

BEAUREGARD & BEAUREGARD

AGENTS FINANCIERS

Richard-R. Alleyne, L.L.L.

112, rue St-Jacques, MONTREAL

Edouard Masson

AVOCAT

92 Notre-Dame Est
Tél. Main 7893

Lucien Morand, L.L.L.
Richard-R. Alleyne, L.L.L.

MORAND & ALLEYNE

AVOCATS

Edifice Dominion

23, rue Saint-Pierre QUEBEC

MAURICE DUPRE

AVOCAT L.L.L. C.R.

De l'étude Fitzpatrick, Dupré, Gagnon & Parent

Ch. 212-213 — Immeuble Morin
QUEBEC

Étampes en caoutchouc DE TOUS GENRES

A. DEROME & CIE

20 et 22 Notre-Dame (Est)
Téléphone: Main 4679

Le MATIN est publié par la Cie Le Matin Ltee, à Montréal, rue Saint-Denis, 1242. Il est imprimé par la Cie d'Imprimerie Rotopex, 242, rue Saint-Denis, Montréal.

disément le contraire de l'ennui, — dispositions où l'appétence morale est merveilleusement aiguë, quand la taie qui recouvrait la vision spirituelle est arrachée, où l'esprit électrisé dépasse aussi prodigieusement sa puissance journalière que la raison ardente et naïve de Leibnitz l'emporte sur la folle et molle rhétorique de Gorgias. Respirer seulement, c'était une jouissance, et je tirais un plaisir positif même de plusieurs sources très plausibles de peine. Chaque chose m'inspirait un intérêt calme, mais plein de curiosité. Un cigare à la bouche, un journal sur mes genoux, je m'étais amusé, pendant la plus grande partie de l'après-midi, tantôt à regarder attentivement les annonces, tantôt à observer la société mêlée du salon, tantôt à regarder dans la rue à travers les vitres voilées par la fumée.

Cette rue est une des principales artères de la ville, et elle avait été pleine de monde toute la journée. Mais, à la tombée de la nuit, la foule s'accrut de minute en minute; et, quand tous les réverbères furent allumés, deux courants de population s'écoulaient, épais et continus, devant la porte. Je ne m'étais jamais senti dans une situation semblable à celle où je me trouvais en ce moment particulier de la soirée, et ce tumultueux océan de têtes humaines me remplissait d'une délicieuse émotion toute nouvelle. A la longue, je ne fis plus aucune attention aux choses qui se passaient dans l'hôtel, et je m'absorbai dans la contemplation de la scène du dehors.

Mes observations prirent d'abord un tour abstrait et généralisateur. Je regardais les passants par masses, et ma pensée ne les considérait que dans leurs rapports collectifs. Bientôt, cependant, je descendis au détail, et j'examinais avec un intérêt minutieux les innombrables variétés de figure, de toilette, d'air, de démarche, de visage et d'expression physiologique.

Le plus grand nombre de ceux qui passaient avaient un maintien convaincu et propre aux affaires, et ne semblaient occupés qu'à se frayer un chemin à travers la foule. Ils regardaient les sourcils et roulaient les yeux vivement; quand ils étaient bousculés par quelques passants voisins, ils ne mon-

traient aucun symptôme d'impatience, mais rajustaient leurs vêtements et se dépechaient. D'autres, une classe fort nombreuse encore, étaient inquiets dans leurs mouvements, avaient le sang à la figure, se parlaient à eux-mêmes et gesticulaient, comme s'ils se sentaient seuls par le fait même de la multitude innombrable qui les entourait. Quand ils étaient arrêtés dans leur marche, ces gens-là cessaient tout à coup de marmotter, mais redoublaient leurs gesticulations, et attendaient, avec un sourire distrait et exagéré, le passage des personnes qui leur faisaient obstacle. S'ils étaient poussés, ils salueaient abondamment les pousseurs, et paraissaient accablés de confusion. — De ces vastes classes d'hommes, au delà de ce que je viens de noter, il n'y avait rien de bien caractéristique. Leurs vêtements appartenaient à cet ordre qui est exactement défini par le terme: décent. C'étaient indubitablement des gentilshommes, des marchands, des attorneys, des fournisseurs, des agitateurs, — les eupatrides et l'ordinaire banal de la société, — hommes de loisir et hommes activement engagés dans des affaires personnelles, et les conduisant sous leur propre responsabilité. Ils n'excitèrent pas chez moi une très grande attention.

La race des commis sautait aux yeux, et là, je distinguai deux divisions remarquables. Il y avait les petits commis des maisons à "esbrouffe", — jeunes messieurs serrés dans leurs habits, les bottes brillantes, les cheveux pompadour et la lèvre insolente. En mettant de côté un certain je ne sais quoi de fringant dans les manières qu'on pourrait définir de "genre calicot", faute d'un meilleur mot, le genre de ces individus me parut un exact fa-simile de ce qui avait été la perfection du bon ton douze ou dix-huit mois auparavant. Ils portaient les grâces de rebu de la "gentry"; — et cela, je crois, implique la meilleure définition de cette classe.

Quant à la classe des premiers commis de maisons solides, ou des "steady old fellows"; il était impossible de s'y méprendre. On les reconnaissait à leurs habits et pantalons noirs ou bruns, d'une tournure confortable, à leurs cravates et à leurs gilets blancs, à leurs larges souliers d'apparence so-

lide, avec des bas épais ou des gêtres. Ils avaient tous la tête légèrement chauve, et l'oreille droite, accoutumée dès longtemps à tenir la plume, avait contracté un singulier tic d'écartement l'observant qu'ils étaient ou remettaient toujours leurs chapeaux avec les deux mains, et qu'ils portaient des montres avec de courtes chaînes d'or d'un modèle solide et ancien. Leur affectation, c'était la respectabilité, — si toutefois il peut y avoir une affectation aussi honorable.

Il y avait bon nombre de ces individus d'une apparence brillante que je reconnus facilement pour appartenir à la race des filous de la "haute pègre" dont toutes les grandes villes sont infestées. J'étudiai très curieusement cette espèce de "gentry", et je trouvai difficile de comprendre comment ils pouvaient être pris pour des gentlemen par les gentlemen eux-mêmes. L'exagération de leurs manchettes, avec un air de franchise excessive, devait les trahir du premier coup.

Les joueurs de profession — et j'en découvris un grand nombre — étaient encore plus aisément reconnaissables. Ils portaient toutes les espèces de toilettes, depuis celle du parfait "maquereau", joueur de gobelets, au gilet de velours, à la cravate de fantaisie, aux chaînes de cuivre doré, aux boutons de filigrane, jusqu'à la toilette cléricalle, si scrupuleusement simple, que rien n'était moins propre à éveiller le soupçon. Tous cependant se distinguaient par un teint cuit et basané, par je ne sais quel obscurcissement vaporeux de l'œil, par la compression et la pâleur de la lèvre. Il y avait, en outre, deux autres traits qui me les faisaient toujours deviner: un ton bas et réservé dans la conversation, et une disposition plus qu'ordinaire du pouce à s'étendre jusqu'à faire angle droit avec les doigts. — Très souvent, en compagnie de ces fripons, j'ai observé quelques hommes qui différaient un peu par leurs habitudes; cependant, c'étaient toujours les oiseaux de même plumage. On peut les définir: des gentlemen qui vivent de leur esprit. Ils se divisent, pour dévorer le public, en deux bataillons, — le genre dandy et le genre militaire. Dans la première classe, les caractères principaux sont longs cheveux et sourires; et dans la seconde, longues redingotes et froncements de sourcils.

Sauvé et les fausses barbes

(Suite de la première page)

chefs du parti conservateur provincial comme les alliés des infâmes Tories d'Ottawa" et en les rendant responsables de la politique fédérale. Ils se firent les complices de ces campagnes de préjugés en considération de leurs propres intérêts. Ils ont permis au parti libéral de garder le pouvoir aussi longtemps et de l'organiser formidablement à son avantage. Ce sont les organes du gouvernement de Québec, organes subventionnés par ce gouvernement qui ont en tout temps, subvertis les préjugés contre les financiers de Montréal et de Toronto, et c'est en partie à cause de cette campagne de préjugés que le parti conservateur a tant souffert dans notre province. Si notre peuple est préjugé contre les capitalistes et les industriels canadiens, c'est en partie à cause des dénégations faites par les ministres de Québec, par ses organes, etc. Ce sont ces gens qui ont été soutenus par un groupe de financiers conservateurs associés de certains ministres de Québec.

UNE BELLE MOTION DE M. MANION

Le budget que M. Lyon-William Mackenzie-King vient de soumettre au parlement d'Ottawa a provoqué une très intéressante motion de M. Manion.

"Pouvons-nous trouver dans ce budget," demanda M. Manion, "un soulagement pour le simple ouvrier ou le cultivateur, en dehors de l'affranchissement des lettres? Tout l'avantage du budget est pour le riche, ou celui qui vit à l'aise. Le riche voit sa taxe sur le revenu coupée; il obtient le meilleur marché une automobile de grand prix; il paie moins cher l'angarsia pour ses cocktails. Le seul soulagement que retire l'ouvrier, c'est d'être soulagé de son emploi. Voici le texte de l'amendement proposé par l'hon. Dr. Manion:

"Lors de la dernière campagne électorale, promesse fut faite à maintes reprises par le Premier-Ministre et les autres ministres de la Couronne qu'avant de procéder à des changements dans le tarif, l'occasion serait fournie aux industries intéressées de se faire entendre devant la commission consultative du tarif.

"Cette promesse a été officiellement renouvelée par le gouvernement dans le discours du trône, au début de la présente session, dans les termes suivants: 'Les changements de tarif ne devront être faits qu'après une étude approfondie de leur portée sur les industries primaires et manufacturières et les suggestions recommandant une augmentation ou une diminution des droits devra former le sujet d'une enquête sérieuse et d'un rapport par un corps possédant les qualifications voulues pour aviser le gouvernement sous ce rapport. Une commission consultative du tarif sera donc nommée incessamment.'

"Une telle commission consultative du tarif a été nommée en conséquence;

"Mais cette Chambre regrette que dans le cas des modifications drastiques annoncées dans le budget ces promesses n'aient pas été remplies."

La Semaine à l'étranger

VATICAN

Le Saint-Père vient d'adresser aux évêques du Mexique une lettre posthume dans laquelle il proteste contre la manière d'agir du gouvernement à l'égard du clergé. Le Saint-Père défend aussi en faveur des catholiques romains de former aucun parti politique sous le nom de "parti catholique".

FRANCE

Par 273 voix à 19, le Sénat de France adopte, en dernier délibération, les derniers chapitres du budget courant de l'année, déjà approuvés par la Chambre des députés. C'est la manière entièrement triomphale en Tripolitaine. On se dispose à accueillir le premier ministre italien comme un autre "César victorieux", et en même temps que le 2800^e anniversaire de la fondation de Rome, on veut célébrer "la nouvelle page brillante que le dictateur est en passe d'ajouter à l'histoire impériale de l'Italie".

ITALIE

Le fascisme, avec lui la masse de l'opinion publique italienne, repare des manifestations extraordinaires pour fêter la rentrée à Rome de Mussolini, après sa tournée triomphale en Tripolitaine. On se dispose à accueillir le premier ministre italien comme un autre "César victorieux", et en même temps que le 2800^e anniversaire de la fondation de Rome, on veut célébrer "la nouvelle page brillante que le dictateur est en passe d'ajouter à l'histoire impériale de l'Italie".

TURQUIE

Le gouvernement turc, à Ankara, semble se rasséréniser un peu, et redouter un peu moins ce qu'on dénonce comme les ambitions assyriennes. Il n'en persiste pas moins à opérer la mobilisation systématique de ses conscrits.

MAROC

À l'heure même où venait d'être donné l'ordre de cesser le feu, sur tout le front espagnol, un écarte, en vertu de la trêve accordée, les Rifains ont attaqué des postes français, sur trois points différents. Ils ont été repoussés et dispersés, mais non sans de lourdes pertes, de part et d'autre.

POLOGNE

D'après une dépêche de Berlin, la crise politique serait terminée.

te, en Pologne, où le cabinet Shryzniski, lâché par les socialistes, serait acculé à la démission. Il est question, paraît-il, de la dictature par un triumvirat dont le maréchal Pilsudski serait le chef.

ANGLETERRE

—Sir Austen Chamberlain avoue aux Communes britanniques qu'aucune nation n'a encore proposé sa signature aux accords de Locarno. Il attribue ce fait à la crise politique persistante en France. Quand la France enfin remise en équilibre, aura pu signer, dit-il, les autres suivront son exemple.

ETATS-UNIS

Un avis officiel du gouvernement des Etats-Unis, transmis à la Ligue des Nations par l'entremise de la légation yankee à Berne, prévient que Washington ne prendra aucune part à la conférence du 1er septembre d'un tribunal international d'arbitrage.

ANGLETERRE

Le Dr Salvador Ordo, délégué de l'Argentine à la commission des finances de la Ligue des Nations, annonce officiellement que son pays songe à reprendre rang dans la ligue de Genève, à la plus prochaine occasion opportune.

ROUMANIE

Le Haut Commissaire canadien, à Londres, est prévu que la Roumanie est prête à verser \$479,190, montant de la rente semi-annuelle d'intérêt de 6 1/2% payable envers le Canada, pour la dette de guerre qu'elle contracta chez nous.

INDES

Les capitaines Lorig et Gallarza, aviateurs espagnols qui ont entrepris la randonnée internationale Madrid-Manille, ont atteint Calcutta, hier. D'autre part, on annonce, du Caire, que l'aviateur anglais Coghill, est parvenu à retrouver, encore vivant, le malheureux capitaine Estevez, chef de l'expédition, au départ, et son mécanicien Calvo, Estevez se remet, et il veut continuer son envolée.

LES FACULTES INDIVIDUELLES EN GARDE CONTRE LES VALEURS ALLEMANDES

LEUR DECLIN CHEZ LES PERSONNES AGEES. MARIES ET CELIBATAIRES

Dans la maison de mon grand-père, se trouvait une vieille gravure représentant les âges de la vie, le peintre avait imaginé une montagne sur laquelle s'échelonnaient, à tous les degrés, d'abord un enfant qui courait, puis l'adolescent au pas ferme et alerte, puis l'homme mûr à la démarche assurée et réfléchi, et enfin le vieillard qui, la tête gravis, descendait le versant opposé, en posant les pieds avec précaution jusqu'au degré où il tombait.

Ainsi, va la vie. Lorsque Cicéron a écrit le "De Senectute", il était encore en pleine vigueur, et, bien que déjà âgé, il vantait les charmes de la vieillesse, parce que son intelligence était restée intacte. Cette intégrité des facultés intellectuelles s'observe chez de nombreux hommes qui ont atteint un âge très avancé. Mais il n'en est pas de même de tous les vieillards. Sans ces cas de vigueur physique et morale conservés en dépit de l'âge, on note que, chez le vieillard, en même temps que décroît la force physique, les facultés intellectuelles déclinent et s'affaiblissent. C'est la "mémoire" qui, d'ordinaire, est la première atteinte, non pas tant la mémoire du passé, car au contraire, celle-ci est parfois aguisée, et de là vient que certains vieillards "radotent" parce qu'ils vivent surtout dans le passé, mais la mémoire des faits récents et des événements d'hier ou d'avant-hier s'affaiblit. Aussi, reproche-t-on à l'homme âgé d'être trop souvent "laudator temporis acti" parce qu'il est enclin à dénigrer le présent, par comparaison avec le temps où jeune, vigoureux et confiant dans l'avenir, il voyait tout en beau. Après la mémoire, c'est le "jugement" qui s'affaiblit, c'est-à-dire cette faculté intellectuelle qui compare et prononce sur la convenance et la disconvenance des idées. Juger, après comparaison, c'est affirmer un rapport entre nos états de conscience et la réalité.

De ce que nos états de conscience sont soumis, le plus souvent, à l'évolution de notre tempérament, et de notre santé et à l'expérience, il résulte que le vieillard, dans ses jugements, ne témoigne pas toujours aux jeunes l'indulgence qu'ils méritent. La "sensibilité" s'altère aussi.

Cette faculté d'éprouver joie ou douleur et de compatir au bonheur ou à la douleur d'autrui, peut devenir, chez le vieillard, ou bien de l'égoïsme, et alors, il ne s'émouvent que pour les faits qui l'intéressent, lui, directement, ou encore de la sensibilité, exagération de la sensibilité. Tandis que la sensibilité lorsque le frein de la volonté n'agit plus sur elle, la sensibilité apparaît, et, au même titre que les deux phénomènes connus en médecine sous le nom de "rire et pleurer spasmodiques", dénote la fatigue et l'insure cérébrales. Indépendant du raisonnement, la capacité de ressentir joie ou douleur et, parfois pour des motifs très futiles, dépasse la mesure chez certains vieillards, qui, n'étant plus maîtres de leurs émotions et de leurs sentiments, pleurent ou s'emportent au moindre prétexte, et parfois même sans cause.

Enfin, le plus souvent, la "conscience" n'est atteinte qu'en dernier lieu. C'est alors seulement que la vieillesse a perdu le sens moral qui nous fait distinguer le bien du mal, c'est-à-dire la notion du devoir, et le sentiment intime de la moralité des actes et de la responsabilité que ces actes entraînent, qu'il devient inconscient, et selon l'expression populaire, "est tombé en enfance".

Il est vrai qu'il existe pour tous les hommes une sorte d'automatisme physique et mental, créant les habitudes et guidant toute l'existence. Mais, à un âge avancé, les habitudes deviennent tyranniques, et, surtout, si le vieillard est isolé, et qu'il ait réglé sa vie en solitaire, il devient, parfois, profondément égoïste, et subordonne toute son existence à la culture de son "moi". Tout ce qui peut le gêner, le contraindre, changer ses petites habitudes, lui devient odieux.

Si d'ordinaire, les vertus de l'homme et les qualités dont il a hérité en naissant s'épanouissent avec l'âge, le plus souvent aussi, le véritable tempérament s'affirme à mesure que l'individu vieillit, et des deux visages que tout homme présente dans la vie, celui qui lui montre et celui qui lui dissimule, c'est le visage caché qui se dévoile. C'est alors que se révèle cet état d'esprit, si fréquent chez l'homme qui est resté célibataire par goût et volontairement, pour échapper aux charges et aux responsabilités qu'entraîne le mariage et la famille. En effet, même avec une femme agréable et des enfants bien élevés et affectueux, le père de famille a pris l'habitude de se contraindre et de penser à son entourage tandis que l'homme seul s'est accoutumé à rapporter tout à lui, sans se préoccuper des autres. Plus il avance en âge, et plus cet égoïsme qui lui a fait craindre autrefois les soucis de la vie, se précise et s'accuse. N'ayant pas eu d'enfants, il a l'horreur de ces petits êtres bruyants, qui disent tout ce qui leur vient à l'esprit, et bousculent tout dans un logement. S'il est riche, cet homme seul, il devient, en vieillissant, méfiant, même à l'égard de ceux de ses amis qui lui étaient les plus chers pendant sa jeunesse, car il soupçonne tous ceux qui lui témoignent de l'affection, d'être intéressés.

Aussi, lorsque ses facultés déclinent et que son caractère s'est dévoilé, éloigne-t-il de lui, peu à peu, même les plus indulgents parmi ceux qu'il a connus et aimés autrefois.

L'homme, au contraire, qui, en se mariant, n'a rien adiqué de sa personnalité et a su choisir une femme capable de partager ses affections, vieillit, entouré des amis qu'il a su garder depuis sa jeunesse et de ceux qu'il a réchauffés à son foyer et conquis, plus tard, à l'aide de sa compagnie, au cours de sa vie. Si, par surcroît, son foyer est peuplé d'enfants qui lui donnent des petits-enfants, son existence se renouvelle par l'affection dont il est enveloppé, et les images successives de sa vie qu'il retrouve dans ses fils. Le déclin de ses facultés s'affaiblit par l'exercice que lui impose un entourage attentif, indulgent et affectueux. Il vieillit moins vite, et quand l'heure est venue, il se couche pour mourir avec la sérénité de ceux qui ont bien rempli leur vie et en ont connu les vraies joies: le travail, l'amitié et l'amour.

Dr A. RODIET.

Médecin-chef des asiles de la Seine.

PENSEE

Le monde changera de face si, au lieu de se borner à sentir, les multitudes arrivaient à comprendre. Médéric MARTIN.

"L'Economiste canadien" a mis ses lecteurs en garde dans son numéro de février. Nous croyons utile de revenir aujourd'hui sur ce sujet, car les valeurs allemandes font l'objet d'une vaste publicité et d'un grand nombre de demandes d'information. Voici ce que dit le même journal dans sa récente livraison:

Quand on parle d'obligations allemandes, de sérieuses distinctions s'imposent, que peu de gens sont en état de faire, tant la question est compliquée. Les emprunts du gouvernement allemand et ceux des Etats qui constituent maintenant le Reich sont admis à la conversion d'ici le 15 mai prochain, mais seulement à la condition expresse que les porteurs les aient acquis avant le 1er juillet 1920 et les aient gardés en portefeuille sans interruption depuis lors. La conversion des titres détenus par des porteurs domiciliés au Canada est effectuée par l'intermédiaire de la Banque Canadienne Nationale. Quant aux autres titres, la période d'échange ne sera pas fixée avant plusieurs mois.

Mais ce n'est pas tout de savoir qu'un titre est ou sera un jour convertible; il faut encore connaître le taux de la conversion. Or, d'une façon générale, il importe d'exercer le plus grand discernement quand il s'agit d'émissions effectuées pendant la période d'inflation 1920-1924. Ebloui par les gros chiffres, on risque de s'illusionner sur leur valeur réelle. On ne peut faire le moindre pronostic raisonnable sur telle ou telle obligation allemande, si l'on ignore la courbe qu'a suivie l'avilissement de la devise allemande. En novembre 1918, au moment de l'armistice, 10 mark-papier valaient 5.71 mark-or; un an après, ils ne valaient plus que 1.26 mark-or. Cent mark-papier, qui représentaient 5.57 mark-or en novembre 1920, n'étaient plus, douze mois plus tard, que l'équivalent de 2.24. Au mois de novembre 1922, 10,000 mark-papier évalaient 7.60 mark-or, et fin de novembre 1923, un mark-or valait 1,000,000,000 (un trillion, parfaitement) de mark-papier. La valeur du mark-papier est si minime, que le gouvernement allemand a dû établir, pour certaines catégories d'obligations, un chiffre minimum de capital au-dessous duquel les titres ne sont pas admis à la conversion. Ainsi, les Bons du Trésor 8% 1924 ne sont rachetables qu'à partir de 25 milliards de mark, et ces 25 milliards donnent droit à de nouvelles obligations représentant une valeur de \$3. Le Bons du Trésor 1923 ne sont échangeables qu'à partir d'un capital de 8,350,000 mark, valant \$3. Enfin, les titres de l'Emprunt forcé n'ont plus aucune valeur, puisque ce emprunt a été assimilé à un impôt, et tous les billets de banque allemands émis avant la stabilisation du mark (1924) ne valent pas le papier sur lequel ils sont imprimés.

"L'Economiste canadien" n'est pas le seul journal à mettre ses lecteurs en garde contre les valeurs allemandes:

Un correspondant de l'"Action catholique" met les porteurs canadiens d'obligations-or des villes de l'Etat français en garde contre les propositions d'échange ou d'arbitrage qui leur sont faites par des vendeurs de titres sans valeur. C'est leur "bien" que l'on veut, mais pas précisément au sens où ils l'entendent. La France est malade, ses titres valent juste un peu plus que rien et il faut s'en défaire; mais eux, les vendeurs d'actions de mines en enfer et de châteaux dans la lune, ils accepteront, par pure philanthropie, par amour désintéressé des pauvres gens, des bons 6, 7 et 7 1/2% de Paris, de Lyon, de Marseille, de la République, du Département de la Seine, en paiement de leurs merveilleux "certificats", rutilants d'or sur toutes les marges, chargés d'un sceau merveilleux en papier rouge vif, qui saigne comme le soleil durant une éclipse.

Evidemment, dit le correspondant de l'"A.C.", la situation financière de la France à l'heure actuelle n'est pas meilleure, mais tout le monde, dans les milieux informés, s'accorde à reconnaître que le pays a une puissance de récupération presque sans égale dans l'histoire des peuples civilisés. Cette confiance des milieux financiers se manifeste de plusieurs manières, et notamment par la fermeté des cours pratiqués à New-York sur les obligations françaises libellées en dollars. Bien que le franc ait baissé de moitié depuis quatre ou cinq ans, les obligations dont nous parlons n'ont fléchi que de quelques points par rapport au prix d'émission. Quand donc un monsieur se présente chez vous pour vous vendre des actions d'une machine à épousser les melons ou à curer les marécages, en retour d'obligations françaises 7 ou 7 1/2% payables en dollars, et qu'il se dit prêt à accepter ces derniers titres en paiement, tout en prétendant qu'ils ne valent rien, on peut être sûr que ce monsieur est un escroc.

La "Patrie", de son côté dénonce vigoureusement le négoce frauduleux auquel les titres allemands, convertibles ou non, donnent lieu en notre province. Après avoir exposé, comme nous le faisons nous-mêmes ci-dessus, les limites et les conditions de la faculté de conversion accordée par le Reich en 1925, ce journal ajoute:

On voit que le meilleur emprunt allemand représente un placement fort peu intéressant. Ceux qui en possèdent depuis avant 1920 doivent sans doute le convertir afin de chercher à en recouvrer ce qu'il sera possible. Mais c'est folie d'en acheter. Mais ce qui est renversant, c'est de voir des titres de l'emprunt forcé de 1922 offerts en vente dans de tapageuses annonces publiées par certains journaux. Et comme le petit spéculateur canadien souffre d'être tenu de plus près que le petit spéculateur américain, on lui offre cette valeur active à deux fois le prix qui en est demandé à New-York. Et nous sommes informés d'une source sûre que les gogos font queue aux comptoirs qui échantonnent, contre de bon argent, ce papier qui vaut encore moins que les actions de l'International Producing and Refining Company.

Et ce qui est encore plus déconcertant, c'est que les autorités, qui s'excusaient de ce que leur plan avait été surpris par les agents de l'International Producing and Refining Company, comptent bêtement ce nouveau raid contre l'épargne. Le vente de ces valeurs fictives ne peut être que frauduleuse. Pourtant, il est annoncé avec éclat dans les journaux et se fait au grand jour sans que les autorités interviennent.

Tout en déplorant que l'intervention des pouvoirs publics se fasse parfois entendre, il faudrait peut-être, en l'espèce, tenir compte de l'obscurité de la loi et des entraves qu'un avocat retors et peu scrupuleux peut mettre à l'action de la justice. En notre pays la loi est appliquée par les gouvernements provinciaux, mais elle est faite par Ottawa, et l'on dirait que plus on l'amende et plus impunément les escrocs peuvent s'en moquer.

Il n'y a d'ailleurs que des félicitations à adresser aux autorités provinciales pour l'aide qu'elles apportent à la répression de l'escroquerie dans le district de Québec. Depuis quelque temps, une bonne demi-douzaine de "financiers" nement, résolu à ne pas lâcher une recherche dans laquelle j'éprouvais un intérêt qui m'absorbait tout entier. Le soleil se leva pendant que nous poursuivions notre course, et, quand nous eûmes une fois encore atteint le rendez-vous commercial de la populace citée, la rue de l'hôtel D..., celle-ci présentait un aspect d'activité et de mouvement humain presque égal à ce que j'avais vu dans la soirée précédente. Et, là, encore, au milieu de la confusion toujours croissante, longtemps je persistai dans ma poursuite de l'inconnu. Mais, comme d'ordinaire, il allait et venait, et de la journée entière il ne sortit pas du tourbillon de cette rue. Et, comme les ombres du second soir approchaient, je me sentais brisé jusqu'à la mort, et m'arrêtai tout droit devant l'homme errant, je le regardai intrépidement en face. Il ne fit pas attention à moi, mais reprit sa solennelle promenade, pendant que, renonçant à le poursuivre, je restais absorbé dans cette contemplation.

—Ce vieux homme, — me dis-je à la longue, — est le type et le génie du crime profond. Il refuse d'être seul. Il est l'homme des foules. Il serait vain de le suivre; car je n'apprendrai rien de plus de lui ni de ses actions. Le pire cœur du monde est un livre plus rebutant que le "Hortulus animae" (1), et peut-être est-ce une des grandes miséricordes de Dieu que "es laest sich nicht lesen", — qu'il ne se laisse pas lire.

C'était presque le point du jour; mais une foule de misérables ivrognes se pressaient encore en dedans et en dehors de la fastueuse porte. Presque avec un cri de joie, le vieux homme se fraya un passage au milieu, reprit sa physionomie primitive, et se mit à arpenter la cohue dans tous les sens, sans but apparent. Toutefois, il n'y avait pas longtemps qu'il se livrait à cet exercice, quand un grand mouvement dans les portes témoigna que l'hôte allait les fermer en raison de l'heure. Ce que j'observai sur la physionomie du singulier être que j'étais si opiniâtrement fut quelque chose de plus intense que le désespoir. Cependant, il n'hésita pas dans sa carrière, mais, avec une énergie folle, il revint tout à coup sur ses pas, au cœur du puissant Londres. Il courut vite et longtemps, et toujours je le suivais avec un effroyable étonnement.

C'était presque le point du jour; mais une foule de misérables ivrognes se pressaient encore en dedans et en dehors de la fastueuse porte. Presque avec un cri de joie, le vieux homme se fraya un passage au milieu, reprit sa physionomie primitive, et se mit à arpenter la cohue dans tous les sens, sans but apparent. Toutefois, il n'y avait pas longtemps qu'il se livrait à cet exercice, quand un grand mouvement dans les portes témoigna que l'hôte allait les fermer en raison de l'heure. Ce que j'observai sur la physionomie du singulier être que j'étais si opiniâtrement fut quelque chose de plus intense que le désespoir. Cependant, il n'hésita pas dans sa carrière, mais, avec une énergie folle, il revint tout à coup sur ses pas, au cœur du puissant Londres. Il courut vite et longtemps, et toujours je le suivais avec un effroyable étonnement.

A TRAVERS LES JOURNAUX

(Suite de la première page)

sent de tels concubinaires sont directement du ressort de tout le monde. En exclure les journalistes serait empêcher des informations précieuses pour la masse, et, par conséquent, peu démocratique. — Le "Soleil".

LA MACHINE LIBERALE
On a bien dit ce matin, quand on a produit — coup de théâtre de M. Calder — les lettres et télégrammes du député Robichaud relatifs au "bootlegger" syrien Aziz. C'était peu de temps avant l'élection d'octobre et le député libéral fit des instances répétées auprès de M. Boivin pour qu'Aziz ne fit pas le terrain d'emprisonnement auquel un juge l'avait condamné. "Aziz est un auxiliaire précieux dans cette campagne", écrivait M. Robichaud, "et je ne puis me passer de ses services". Dans les circonstances, j'ai besoin de tous mes amis", écrivait-il aussi. "Aziz est un bon travailleur pour la cause", ajoutait, de son côté M. P.-J. Véniot, ex-premier ministre du Nouveau-Brunswick.

Toute cette littérature amusante l'assistance. A ce point qu'il était question de cela ce midi. M. Robichaud, assure-t-on, avait des ambitions ministérielles. Il se souciait que son intervention, si persistante et si chaleureuse, ait grandement nuit à l'obtention du portefeuille désiré. — La "Patrie".

LE VACCIN B.C.G.

Un grand triomphe de la science française sur la tuberculose.

Au mois de juin 1924, le "Matin" avait annoncé la magnifique découverte du docteur A. Calmette et de ses collaborateurs de l'Institut Pasteur: les docteurs C. Guérin, L. Nègre, A. Boquet, B. Weil-Hallé, Wilbert et Turpin.

Il s'agissait d'un vaccin préventif contre la tuberculose dénommé vaccin bilingue Calmette-Guérin, ou B. C. G. Récemment, à l'Académie de médecine, l'illustre professeur a communiqué les résultats de ses essais sur les nouveaux-nés, tentés, après des années d'expérimentation prudente sur les animaux.

Aucun des jeunes enfants qui ont fait l'objet des premières applications en 1921 et 1922, n'a succombé à une maladie présumée tuberculeuse.

—Nous avons pu, au cours de 1925, à dit le professeur Calmette, contrôler l'état de santé de 94 de ces enfants, demeurés à Paris ou dans la banlieue. Tous ont eu une croissance normale et sont en bonne santé, bien que 17 d'entre eux soient nés de mères tuberculeuses et aient été élevés par celles-ci. De nombreux médecins ayant demandé du vaccin B. C. G. pour l'appliquer en clientèle, nous les avons priés de l'utiliser de préférence pour les nouveaux-nés de mères tuberculeuses et particulièrement exposés à la contagion dans leur milieu familial.

Du 1er juillet 1924 au 1er janvier 1925, 5,183 nouveaux-nés ont ainsi reçu le vaccin délivré par l'Institut Pasteur. Aucun accident n'a été signalé. Nous avons pu contrôler 1,317 enfants âgés de 6 à 15 mois.

Jusqu'à présent, en général, les enfants non vaccinés nés et demeurés dans un milieu familial tuberculeux présentent en moyenne, malgré la surveillance médicale, une mortalité de 25 p.c. environ et même de 32.6 p.c. d'après l'Office public d'hygiène sociale.

Delacroix.

Or, sur nos enfants vaccinés, il en est mort 7,2 p.c. de maladies non tuberculeuses et 0,7 p.c. par maladies présumées tuberculeuses; donc, il semble qu'on doive admettre que l'immunisation des nouveaux-nés par le B. C. G. permet de sauvegarder, sans aucun risque, au moins 93 p.c. des enfants qui, sans cette précaution, succomberaient fatalement à la tuberculose avant la fin de la première année de leur existence.

D'autres essais ont été faits dans d'autres pays. C'est ainsi qu'en Belgique, le professeur Malvoz, de Liège, et le docteur J. Van Beneden ont vacciné 117 nourrissons. Aucun accident. A Dakar, 216 nouveaux-nés indigènes ont été vaccinés avec un égal succès.

En Indo-Chine, l'Institut Pasteur de Saigon, aidé par les services d'assistance médicale indigène dans les maternités, avait, au 1er octobre 1925, distribué du vaccin B. C. G. à 3,351 enfants annamites ou chinois. On put surveiller de près tous les sujets traités. Il n'y eut le moindre incident, pas la moindre protestation de la part des parents.

L'efficacité de ce vaccin semble durer de quinze à dix-huit mois. Il y aurait probablement avantage à renouveler la dose à la fin de la première année et de la troisième année. La chose est aisée, puisque le vaccin B. C. G. s'absorbe par la bouche. Mais il faut encore attendre les enseignements de l'avenir et de l'expérience.

Cette communication apporte donc la preuve que l'on peut dorénavant mettre les nouveaux-nés à l'abri de la contagion tuberculeuse. C'est une victoire incontestable de la science, un triomphe qui marquera dans l'histoire de l'humanité, mais, bien entendu, on ne saurait pour l'instant abandonner les mesures d'hygiène et de prophylaxie qui sont indispensables pour lutter contre la tuberculose, ce terrible fléau, décimeur des races humaines.

Ce ne sont que les générations futures qui bénéficieront des effets du vaccin B. C. G., lorsque, systématiquement, on aura l'habitude de vacciner les nouveaux-nés dans les tout premiers mois qui suivent leur naissance.

LIBERAUX CONSCRIPTIONNISTES

Dans les provinces anglaises, loin de reprocher à leurs adversaires les mêmes mesures de guerre, les libéraux canadiens-français s'allient volontiers avec les Grerax, les Fiddling, les Murdoch, les Martin, le Massey, qui, quoique libéraux, appuyèrent autrefois sir Robert Borden et le gouvernement unioniste pour faciliter l'application de cette même loi du service militaire obligatoire. Aujourd'hui même, cherchant un ministre onctueux, capable de relever le prestige libéral dans la province-océan, l'honorable Mackenzie King est en pourparlers avec l'honorable E.W. Rowan, ancien leader du parti libéral provincial, mais ministre conscriptionniste dans le second cabinet Borden. Ce que les libéraux reprochent à M. Meighen ils ne le trouvent donc pas si mauvais lorsqu'il s'agit de raser des recrues pour leurs cadres dénichés aux élections du 20 octobre dernier. — L'"Evening".

Le plus sûr remède contre l'ambition, c'est d'observer de près les hommes qui, déçus de leurs dignités, sont renoués dans la condition des simples citoyens.

FEUILLETON DU "MATIN" NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

Suite des pages 2 et 3

à peu près, il courut avec une agilité que je n'aurais jamais soupçonnée dans un être aussi vieux, — une agilité telle que j'eus beaucoup de peine à le suivre. En quelques minutes, nous débouchâmes sur un vaste et tumultueux bazar. L'inconnu avait l'air parfaitement au courant des localités, et il eprit une fois encore son allure primitive, se frayant un chemin çà et là, sans but, parmi la foule des acheteurs et des vendeurs.

Pendant une heure et demie, à peu près, que nous passâmes dans cet endroit, il me fallut beaucoup de prudence pour ne pas le perdre de vue sans attirer son attention. Par bonheur, je portais des claques en caoutchouc, et je pouvais aller et venir sans faire le moindre bruit. Il ne s'aperçut pas un seul instant qu'il était épié. Il entra successivement dans toutes les boutiques, ne marchandait rien, ne disait pas un mot, et jetait sur tous les objets un regard fixe, effaré, vide. J'étais maintenant prodigieusement étonné de sa conduite, et je pris la ferme résolution de ne pas le quitter avant d'avoir satisfait en quelque façon ma curiosité à son égard.

Une horloge au timbre éclatant sonna onze heures, et tout le monde déserta; le bazar en grande hâte. Un bontimier, en fermant un volet, coudoya le vieux homme, et à